LETTRES SUR LA SUISSE.

TROISIÈME PARTIE.

LAC DES QUATRE CANTONS.

Ire LETTRE.

Lucerne, ce 21 juillet.

A Madame Lebrun.

J'ai long-temps hésité, Madame, à vous adresser ces souvenirs pittoresques d'un pays que vous aimez tant et que vous connaissez si bien. J'ai craint d'offrir ces faibles images de la Suisse, à vous, Madame, qui la possédez toute entière dans votre mémoire et dans votre porte-feuille, qui l'avez vue parée de tous ses charmes, et qui l'avez encore embellie de vos couleurs. Il faudrait l'avoir parcourue avec vous, pour espérer que vous puissiez du moins vous y reconnaître; il faudrait presque l'avoir vue de vos yeux, pour oser la retracer à vos regards. Mais le crayon de Villeneuve suppléera peut-être à mon insuffisance; et vous-même, Madame, riche de vos propres souvenirs, vous acheverez plus sûrement encore le tableau que je n'aurai fait qu'ébaucher; il vous suffira de mettre une de vos esquisses à côté de chacun de mes croquis, pour avoir des études terminées; et de cette manière, vous pourrez toujours y retrouver la Suisse, puisque vous vous y retrouverez vous-même.

J'ai eu souvent, dans mes voyages en Suisse, l'occasion de faire une observation qui m'a surtout frappé, Madame, en présence des nombreux dessins que vous en avez remportés : c'est que la Suisse, qui offre tant d'admirables paysages, a cependant produit très-peu de bons paysagistes. Il semble que la nature s'y soit épuisée à rassembler elle-même tous les élémens du tableau, à en disposer le cadre, à en tracer l'ordonnance, ou

qu'elle ait dédaigné d'avoir une copie de son œuvre, exécutée d'une main humaine. Quoi qu'il en soit, c'est certainement une chose très-remarquable qu'en présence de si grandes scènes de la nature, dans un pays qui offre à chaque pas une végétation si riche et si puissante, des mouvemens de terrain si variés et si frappans, un luxe inoui d'eaux paisibles ou écumantes, de rochers nus ou habillés de forêts, en un mot, toutes les formes de la matière, et pour ainsi dire tous les climats du globe, rapprochés ou confondus, le talent des artistes se soit si rarement élevé à la hauteur d'un pareil modèle. Ce n'est pas que la Suisse soit tout-à-fait dépourvue d'habiles peintres en ce genre; que, par exemple, les Bildermann, les Vogel, les deux Lory, les Birmann, les Kœnig, ne sachent pas rendre fidèlement l'aspect des lieux, la forme d'un rocher ou d'une cascade, et la structure d'une montagne ou d'un chalet. Tout au contraire; il n'est pas de paysage suisse où l'on ne reconnaisse, dès l'abord, le site particulier que l'artiste a eu en vue, et cela, aux plus petites circonstances du lieu, au port de chaque arbre, à la disposition de chaque buisson; il n'est pas un brin d'herbe, pas un caillou, qui n'y soit en sa place. Mais c'est la fidélité même de ces sortes d'images qui les rend en quelque sorte infidèles; le soin minutieux avec lequel l'artiste observe et rend tous les détails, nuit à l'effet de l'ensemble; la physionomie des lieux se perd sous leur ressemblance même; tout ce qui paraissait grand se rappetisse; et la peinture du pays n'en est plus que la silhouette. C'est ce que j'ai remarqué à la dernière exposition dont j'ai été témoin à Berne. Parmi un grand nombre de paysages, la plupart aquarelles, je n'y en ai pas vu un seul qui s'élevât au-dessus du genie du portrait; c'était toujours un site particulier, et trop souvent le même, représenté toujours à peu près de la même manière, et toujours pris à peu près du même côté, avec tous ses traits en quelque sorte calqués sur la réalité. C'étaient toujours les cascades que j'avais déjà vues cent fois, avec leurs eaux qui tombaient toujours de même, ou plutôt qui ne tombaient pas; c'étaient toujours des montagnes à perte de vue, et les Alpes en miniature; et ce que je cherchais en vain, dans cette galerie de paysages suisses, c'était la Suisse.

Du moins, Madame, dans les traits que vous jettiez sur le papier, aussi rapidement que vous courriez vous-même le pays, vous ne laissiez pas refroidir, par une contemplation minutieuse, l'enthousiasme dont vous étiez animée. Votre crayon, docile aux mouvemens de votre âme, ne s'appesantissait pas péniblement sur les détails d'un arbre ou d'un rocher. Vous dessiniez d'inspiration en présence des lieux, à la clarté du soleil, et non pas enfermée dans la chambre noire, comme on dirait que le font ces gens-ci, quand ils veulent peindre leur pays. Aussi l'on jouit devant chacune de vos esquisses de la liberté qui y règne, pour ainsi dire, comme dans la Suisse elle-même, tandis que dans les leurs

on souffre de leur fidélité, comme d'une servitude qui s'y fait sentir. Vos tableaux de la Suisse ne sont peut-être pas aussi exacts, mais ils ressemblent davantage; et j'ai idée que si la nature avait voulu qu'on l'imitât en Suisse, c'eût été, Madame, comme vous l'avez imitée, en vous pénétrant tout à la fois et en vous jouant de votre modèle.

Je vous demande pardon, Madame, de ce long préambule, dont les dessins de Villeneuve pouvaient fort bien se passer, puisqu'ils ressemblent aux vôtres. C'est en parcourant, comme vous, la Suisse, un porte-feuille sous le bras et un crayon à la main, l'œil fixé sur chaque objet qui se rencontre, l'oreille attentive au bruit de chaque chute d'eau, suivant lentement l'itinéraire que j'avais tracé, et quelquefois s'écartant de sa route, pour grimper sur quelque rocher escarpé, ou pour pénétrer dans quelque crevasse inconnue, que notre ami a formé le recueil dont nous vous offrons aujourd'hui l'hommage. Avec une pareille intention et surtout avec un pareil auxiliaire, j'aurais pu me dispenser d'une préface; et je ne me dissimule pas que cette première lettre en a tout-à-fait la forme, et qu'elle pourrait bien en éprouver aussi le sort. Mais je ne devais pas laisser ignorer à tous ceux qui me liront l'intérêt que vous pouvez prendre à ces récits : n'était-ce pas rendre à la fois hommage à la Suisse et à vous-même ? Je suis, etc.

IIe LETTRE.

Lucerne, 21 juillet.

A la Même.

Le premier soin du voyageur, en abordant aux rives du lac de Lucerne, devrait être de visiter, à trois lieues de la ville, le célèbre champ de bataille de Sempach. Les souvenirs et les monumens de l'héroïsme appartiennent à l'humanité toute entière, quand les plus beaux sites de la Suisse n'appartiennent qu'à la Suisse elle-même; et le nom de Winkelried est un titre d'honneur pour tous les hommes, qui orne encore plus sa patrie que toutes les beautés de la nature. Que ce nom sacré d'un grand homme, qui se dévoua pour son pays, orne donc aussi nos premières pages! et que cet hommage rendu à la liberté

suisse, en la mémoire de son plus illustre défenseur commence, sous d'heureux auspices, notre voyage aux terres Helvétiques!

On se rend en trois heures de Lucerne à Sempach, petite ville qui a donné son nom à un lac charmant sur les bords duquel elle est bâtie. Mais cette ville, presque imperceptible sur la carte même de la Suisse, occupe une grande place dans l'histoire du genre humain; et quand des cités fameuses, qui couvrirent un immense espace du faste inutile de leurs superbes édifices, n'ont plus rien dans leurs ruines qui intéresse le voyageur, si ce n'est leurs ruines elles-mêmes, on cherchera toujours à Sempach le souvenir du généreux citoyen qui s'immola pour la liberté de son pays. Tout, au reste, sur le champ de bataille de Sempach, est agreste et simple, comme cette liberté même. Il n'y a pas de chapelle de village qui ne soit plus ample et plus ornée que la chapelle, bâtie sur le théâtre même de la victoire; aussi date-t-elle d'un temps où l'on ne songeait à honorer Dieu que par de belles actions. Quelques croix de pierre, devant lesquelles l'humble citoyen se découvre et s'incline avec respect, indiquent encore les lieux qui virent tomber le plus d'honorables victimes et de généreux adversaires. Ainsi, en quelque endroit que vos pas s'impriment, vous foulez la poussière d'un héros; et quelque part qu'il jette les yeux, l'homme n'aperçoit ici rien de plus grand que lui-même.

Vous entrez dans la chapelle, et ce qui vous frappe d'abord, c'est la nudité des murs qui ne sont ornés que des écussons presque effacés par le temps, que des noms devenus presque illisibles, de guerriers jadis fameux et des citoyens à jamais illustres, qui combattirent à Sempach. En tête de ces noms j'ai pu distinguer avec peine, moi qui le cherchais avec avidité, celui de ce généreux Gundoldingen, de cet avoyer de Lucerne, qui périt enseveli dans le triomphe de sa patrie. Mais combien ces caractères tracés peut-être par une main contemporaine, combien ces traits à demi consumés par l'âge, parlent plus éloquemment au cœur du citoyen, que des inscriptions rajeunies ou ornées par un art moderne! Les noms des héros de Sempach, empreints qu'ils sont de la rouille des siècles, brillent ici de l'éclat de la vétusté même; et le temps qui les efface est aussi ce qui les rehausse.

L'autel où l'on célèbre la messe une fois par an, le jour anniversaire de la bataille de Sempach, n'est également orné que des souvenirs de cette journée fameuse. On n'y voit point briller le marbre ni le bronze; on n'y admire point les prodiges de l'art. Tout indique que c'est ici l'autel du Dieu qui voulut naître parmi les bergers, ou plutôt l'autel d'une liberté rustique, qui n'eut que des pâtres pour héros, pour législateurs et pour martyrs.

On montre dans la sacristie le portrait du duc Léopold d'Autriche, qui périt à la

Villeneuve 1825

Lith. de C. Engelmann

CHAPELLE DE SEMPACH.

Canton de Lucerne.

bataille de Sempach sous les coups de ces paysans qu'il avait si fort méprisés. C'est le seul monument de sa défaite qui se soit conservé ici; et ce monument, placé sous la garde de la religion, n'inspire plus depuis long-temps que de la pitié pour son malheur et de l'intérêt pour sa mémoire. Ainsi, partout, en élevant des chapelles dans les lieux où ils avaient remporté des victoires, les Suisses honoraient à la fois Dieu et l'humanité; et depuis cinq siècles qu'elle est libre, la Suisse ne sait plus que prier pour les ennemis de sa liberté; depuis cinq siècles, des autels sont tous ses trophées, et une messe, toute sa vengeance.

On voit cependant, suspendu aux murs de la chapelle, un tableau qui représente la bataille de Sempach, au moment décisif où Winkelried, enfonçant dans sa poitrine les pointes des hallebardes ennemies, ouvre, à travers ce rempart de fer, le chemin de la victoire à ses compagnons d'armes. Mais ce tableau est si médiocre, qu'on peut croire que c'est encore par une sorte de modestie républicaine ou d'humilité chrétienne, qu'il est exposé en cet endroit. N'était-ce donc pas assez que Winkelried se dévouât une fois pour son pays? Et devait-on souffrir qu'il fût une seconde fois sacrifié par des mains barbares? Les actions des grands hommes ne sauraient revivre dans des images dignes d'eux; c'est le récit le plus simple qui peut les louer le plus dignement; et une page de Jean de Müller, écrite sur ce mur en gros caractères, est le seul monument que réclament ici les manes de Winkelried.

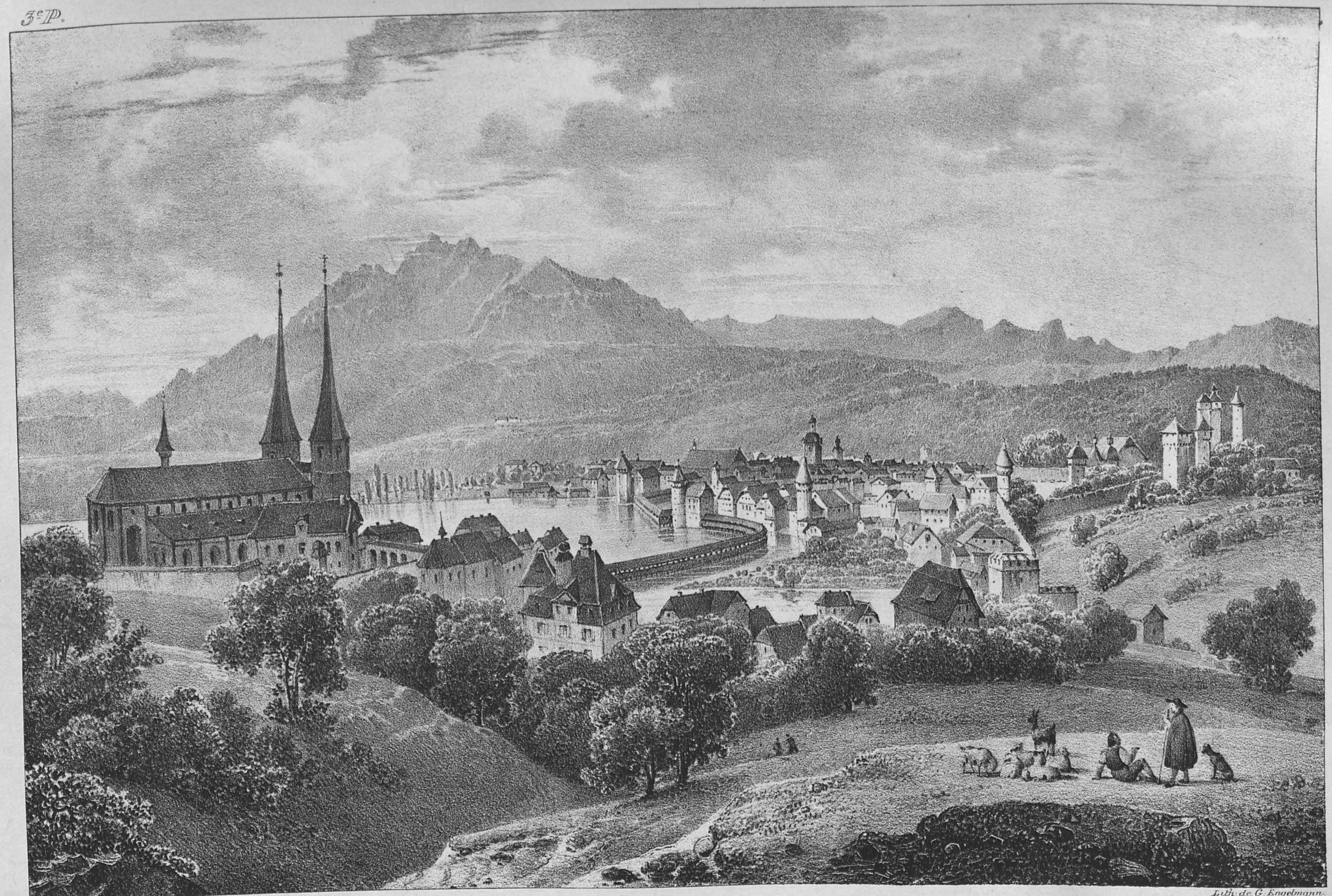
Vous comprendrez aisément, Madame, le charme qui m'arrête sur le champ de bataille de Sempach. Ce n'est pas parce que quelques hommes y ont déployé leur vaillance contre d'autres hommes; car, quel est le lieu sur la terre qui n'offre pas ce triste intérêt? Et où peut-on faire un pas sans trouver des traces du sang humain? Ce n'est pas non plus parce que le génie d'un homme ou le caprice de la fortune y décida de la destinée d'un empire, comme aux champs où les futurs voyageurs iront un jour interroger la poussière d'Austerlitz, ou celle de Waterloo. C'est parce que le dévouement d'un seul homme y déploya, dans toute son énergie, tout ce qu'il y a de grand et de généreux dans le cœur de l'homme; c'est parce qu'il suffirait du seul trait de Winkelried pour révéler la puissance de l'humanité toute entière. Un guerrier, un citoyen, qui se dévoue volontairement à une mort certaine; un époux, un père, qui, près de ce moment suprême, recommande à ses concitoyens tout ce qui lui fit aimer la vie; ce sublime élan de l'héroïsme, et ce tendre retour de la nature; et cette liberté de tout un peuple qui devient le prix du sang d'un grand homme, n'y a-t-il pas là, Madame, de quoi élever l'âme, bien plus que le récit de vingt batailles?

Et lorsque dans ces mêmes lieux consacrés par un sang si généreux, l'imagination reportée vers ces vieux âges, où tout retentissait ici du fracas des armes, on n'aperçoit

plus que quelques bergers qui mènent paître leurs troupeaux, que des campagnes fertiles et riantes, un lac tranquille et pur, une forêt antique qui reverdit tous les ans, et la chapelle solitaire qui ne retentit plus que de prières et d'actions de grâces; lorsqu'on compare, à cette place même, tous ces souvenirs de l'histoire avec toutes ces beautés de la nature, et ce passé si turbulent avec ce présent si paisible, comment n'être pas profondément ému de contempler ainsi des prés, des moissons, des cabanes, sur le champ de bataille de Sempach, et tous ces fruits de la liberté qui ne cessent de croître sur la tombe d'un grand homme?

Nous reprîmes lentement le chemin de Lucerne. Nous avions alors plus de plaisir à considérer au retour une foule de lieux que nous n'avions pas remarqués en allant. On jouit bien mieux de la nature quand on se sent l'âme remplie d'une émotion généreuse; et c'est ain i qu'un beau paysage s'embellit encore à la pensée d'une belle action. Çà et là quelques Lucernoises, dans le charmant costume de leur pays, nous procuraient une distraction moins innocente; c'est dommage que les fleurs dont elles couvrent leurs chapeaux se flétrissent si vîte aux ardeurs du soleil, ainsi que leurs figures, et que leur jupe courte découvre une jambe qui ne soit pas plus élégante.

Plus on approche de la ville, plus le paysage devient pittoresque. Après avoir passé le pont de l'Emme, on remonte un charmant vallon, dont la Reuss semble s'être plue elle-même à modeler la forme sur les nombreux détours de son lit profond et de son cours rapide. Nous fîmes une courte halte auprès du hameau de Reussbühl, où cette nymphe indocile a souffert qu'on transformât sa rive inégale en une espèce de quai, et où Villeneuve trouva moyen de saisir, comme à la dérobée, un joli sujet de paysage. Le fond de ce paysage était formé par le sombre Pilate, qui s'illuminait alors des derniers rayons du soleil; et quelques champs de neige que l'été n'avait point encore fondus, formaient un heureux contraste avec la couleur sévère de la montagne et avec la riante verdure du paysage. Je suis, etc.



Villeneuve 1825.

Lith. de G. Engelmann.

VUE DE LUCERNE.

(Canton de Lucerne).

IIIe LETTRE.

Lucerne, ce 22 juillet.

A la Même.

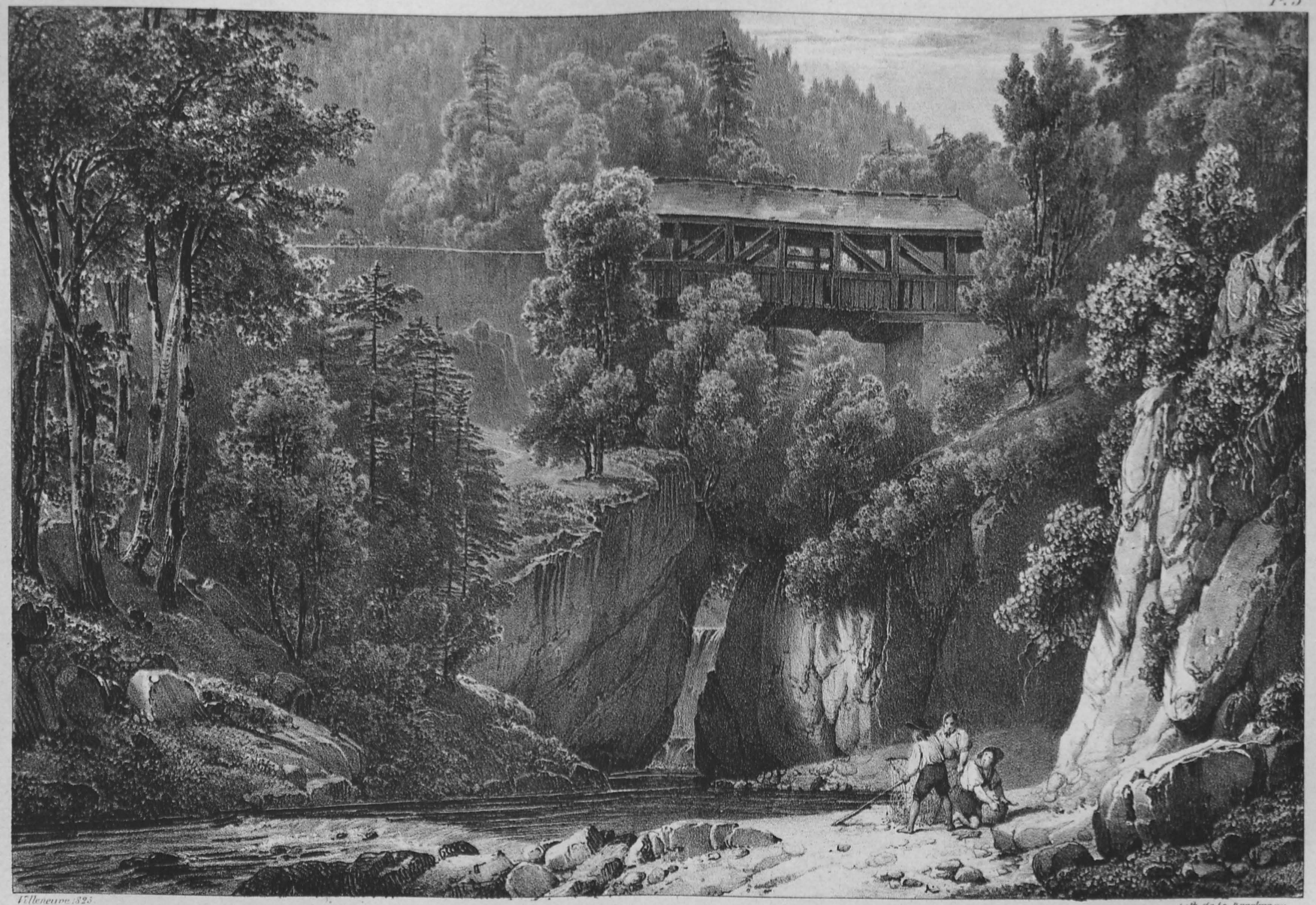
Hier, nous étions rentrés tard à Lucerne. Ce jour a été employé tout entier à en parcourir l'enceinte et les dehors; et tandis que Villeneuve, assis sur une des hauteurs qui la dominent, s'occupait à en fixer l'image, qu'il en alignait sur le papier les ponts, les tours et les murailles, j'errais seul dans la ville; je revoyais avec un nouveau plaisir les lieux qui m'avaient déjà charmé; je retrouvais au spectacle des Hautes-Alpes des beautés encore inconnues, et chaque site, chaque objet qui se représentait à mes regards, m'offrait ainsi le double intérêt d'une ancienne connaissance et d'une découverte nouvelle. Vous jouirez presque, Madame, de la même illusion, en jetant les yeux sur le dessin de Villeneuve. L'exactitude des détails n'y nuit point à l'effet de l'ensemble. La ville s'y développe, telle qu'elle vous apparaît, avec la longue ligne courbe de ses ponts de bois, avec la ceinture hérissée de tours qui l'environne, avec le lac à l'extrémité duquel elle est bâtie, et surtout avec ce caractère d'un charmant paysage suisse, qui n'est pas commun dans les dessins de villes, et qui distingue Lucerne entre les villes mêmes de la Suisse.

Liée de bonne heure au destin des trois cantons primitifs, d'Ury, de Schwyz et d'Unterwalden, Lucerne offre, en effet, dans sa physionomie, quelque chose de plus helvétique que les autres cités suisses. Il y règne je ne sais quel air pastoral, je ne sais quelle couleur agreste, et comme un certain reflet des Hautes-Alpes, qui tient sans doute à l'affluence de ses confédérés des trois Waldstettes, auxquels elle sert de marché, et dont elle reçoit et garde les mœurs, en échange des denrées qu'elle leur procure. C'est ainsi que le lac des quatre cantons, après avoir servi de lien naturel à ces peuples, contribue tous les jours à resserrer leur lien politique; il les unit encore plus qu'il ne les sépare; c'est en quelque sorte leur patrie commune; c'est comme le miroir où leurs petites républiques viennent se réfléchir et se confondre. Et pour la plupart des habitans des Waldstettes, qui ne voient pas la Suisse au-delà des rives de ce lac, cette Suisse-là même est le monde entier.

Les plus belles promenades de Lucerne sont, sans contredit, les ponts quil a traversent, surtout celui d'*Im Hof*, qui a plus de treize cents pieds de longueur, et celui de *Kappel*, qui en a mille. Tout ce qu'on y voit est fait pour intéresser également le citoyen et l'étranger.

Des tableaux, suspendus aux chevrons du toit qui les couvre, y retracent les principaux exploits de l'histoire helvétique. Ces tableaux sont sans doute d'une exécution bien médiocre ; mais quand il s'agit de la gloire nationale, l'œil n'est pas difficile sur les productions de l'art ; et il suffit à l'habitant des Waldstettes de retrouver ici les héros de son pays, pour y voir plus que des chefs-d'œuvre. D'autres tableaux, d'ailleurs, d'un égal intérêt et d'un mérite bien supérieur, s'offrent ici de toutes parts à l'admiration du voyageur. Ce sont des scènes des Hautes-Alpes, où la nature elle-même a prodigué les traits les plus fiers et les plus riches couleurs. La vue qui se découvre du pont d'*Im Hof*, sur le lac et sur l'amphithéâtre des Alpes, borné à l'est par le gracieux et verdoyant Righi, au sud par le sombre et sévère Pilate, est d'une magnificence qui surpasse toute expression. J'ai passé bien des heures sur ce pont, absorbé dans une contemplation délicieuse, l'œil fixé sur chaque sommité, dont je tâchais de distinguer la forme et de retrouver le nom ; et près de moi, je voyais bien souvent de vieux citoyens de Lucerne, dont ce spectacle magique avait charmé la longue existence, s'y arrêter encore avec délices, et l'œil et le cœur émus comme aux premiers jours de leur vie, en repaître leurs derniers regards. C'est qu'il en est, Madame, des beautés comme des plaisirs de la nature ; ce sont les seules dont on ne se lasse jamais, auxquelles on revienne toujours ; et l'art lui-même ne nous plaît qu'autant qu'il s'approche de la nature.

A l'exception de ses églises, Lucerne ne renferme aucun monument ; encore ces églises elles-mêmes ne sauraient-elles passer que pour des monumens d'un goût bien gothique et d'une parcimonie toute républicaine. L'obélisque que l'abbé Raynal voulut élever dans la petite île d'Alstadt, tout près de Lucerne, en l'honneur des trois libérateurs de la Suisse, n'a pu se soutenir long-temps, même à la modeste hauteur de quarante pieds où l'avait porté son fondateur : il fut détruit par la foudre ; comme si la nature n'eût pas voulu souffrir en ce pays d'autres monumens que les siens. Nous espérions en retrouver au moins les débris, pour décorer nos pages de ce triste trophée des vanités humaines. Mais les ruines mêmes en ont disparu ; la vague du lac a lavé jusqu'à la place où s'éleva l'obélisque de l'abbé Raynal. Heureusement pour les héros qu'il voulait honorer, que leur mémoire est restée attachée à des monumens plus durables ; et heureusement pour lui-même, qu'il a su imprimer son nom à de plus dignes entreprises. Tout près de là, les ruines d'un vieux château qui s'élèvent sur une colline voisine du rivage, attirèrent notre attention. Villeneuve se saisit de ses crayons, et je rappelai mes souvenirs. C'est tout ce qui reste du château de Habsbourg, qui appartint aux premiers comtes de ce nom, et qui fut, aux premiers jours de leur prospérité, une de leurs maisons de plaisance. Mais alors la vue des comtes de Habsbourg ne s'étendait que sur un petit lac helvétique, dont elle embras-



Villeneuve 1825.

Lith de Gr Engelmann

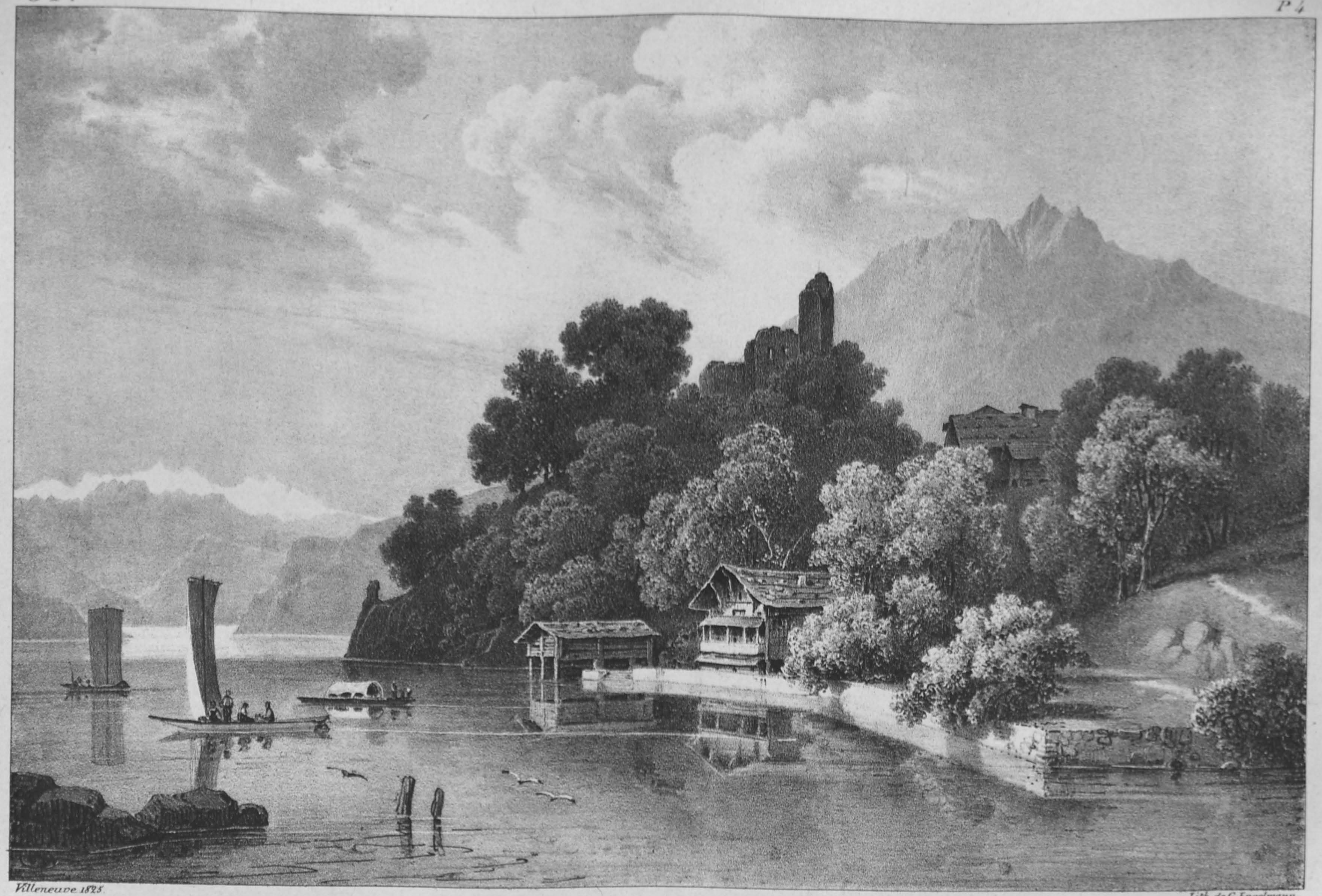
5

PONT DU RANGGLOCH.

(Canton de Lucerne).

3e P.

P 4



Villeneuve 1828.

Lith. de G. Engelmann.

CHÂTEAU DE HAPSBOURG DANS LE GOLFE DE L'EISNACHT.

(Canton de Lucerne).

sait à peine les rivages; et depuis, portés par la fortune sur un des premiers trônes du monde, la vue de ces princes s'est étendue sur l'Europe entière! Bizarre effet des jeux du sort, que le berceau de la puissante maison d'Autriche soit maintenant caché sous des broussailles, et que des paysans suisses soient appelés à se partager les dernières pierres de l'héritage de Charles-Quint!

Voilà, Madame, comme le temps et la fortune se jouent des destinées des hommes et de leurs ouvrages. Qui sait si un monument digne d'être à jamais respecté de l'un et de l'autre éprouvera un meilleur sort? Je veux parler du lion mourant, noble et touchant emblême de la fidélité malheureuse, ouvrage du ciseau de Thorwaldsen, que la Suisse a consacré aux mânes des héros du 10 août. Il était digne des Suisses d'acquitter ainsi la dette de leur pays et du nôtre, même en des temps où il n'est plus dangereux d'honorer le courage et de récompenser la vertu, et Lucerne méritait bien de posséder cet insigne trophée de la foi et de la valeur helvétiques. Puisse du moins cet hommage tardif n'être pas perdu pour nos neveux! Puisse ce lion généreux ne pas porter aux âges futurs la condamnation du nôtre! Et s'il est encore en Suisse quelques-uns de ces glorieux invalides qui tendent la main à la pitié, en présence du monument du 10 août, qu'ils se résignent en songeant que le marbre ne manque jamais à consoler la mémoire de ceux qu'on a laissé manquer de pain. Je suis, etc.

IVe LETTRE.

Lucerne, ce 22 juillet.

A la Même.

Aujourd'hui, abandonnant les sentiers battus, nous avons fait, aux portes de Lucerne, une promenade charmante, dont aucun voyageur ne s'est encore avisé avant nous, uniquement parce que personne ne s'en est avisé avant eux. Le torrent de Krienzbach qui descend du Pilate, avait autrefois son cours entre le Sonnenberg et le Schattenberg, et tombait dans la Reuss, à l'endroit où est aujourd'hui la petite ville. Mais alors ce terrain, sans cesse dévasté par les inondations du torrent, n'offrait qu'une surface aussi mobile que ses ondes mêmes, et dont l'homme redoutait la propriété dangereuse, bien loin de la convoiter. La religion, moins timide, osa s'en emparer;

et un couvent de cordeliers fut bâti sur ce sol d'alluvion. Mais les moines, devenus propriétaires et conséquemment intéressés, cherchèrent bientôt, contre la fureur du torrent, la protection de quelque seigneur riche et pieux du voisinage; et à cette époque, en 1223, c'était ce qu'il y avait de plus commun, après les moines cependant. Une haute et puissante dame, la comtesse Gutta de Rothenburg, fit, à la prière des religieux, percer une masse de rochers, et procurer ainsi un écoulement à l'excès des eaux du torrent, qui se jettent maintenant dans l'Emme, à quelque distance de Lucerne. Dès-lors, les bons pères respirèrent dans leur propriété récente; et à la faveur des mêmes travaux qui protégeaient leur couvent, une ville nouvelle s'éleva à la place que le torrent avait abandonnée, sur la rive méridionale de la Reuss. Cependant l'ouverture pratiquée dans le roc, bien qu'élargie depuis à diverses reprises, ne suffit pas encore pour mettre le vallon de Krienz tout-à-fait à l'abri du danger. Souvent les arbres et les pierres que le torrent charrie dans les temps d'orage, se placent en travers de l'étroite entaille, s'entassent, s'amoncèlent, et les eaux, un moment arrêtées dans leur cours et gonflées par l'obstacle même qu'elles rencontrent, brisent bientôt leurs faibles digues, et, renversant tout sur leur passage, vont porter la dévastation jusqu'à la ville.

C'est cette entaille, appelée *Renggloch*, que nous avons visitée aujourd'hui. Un sentier agréable nous conduisit, en une heure, d'abord entre des vergers, puis entre les collines du Sonnenberg et du Plattenberg, auprès d'un premier passage où les parois polies du rocher de brèche annoncent que la partie inférieure de cette ouverture est l'ouvrage de la main des hommes. Le torrent fait, en s'échappant de la crevasse, un dernier bond, puis il retombe dans un bassin, dont la forme irrégulière et pittoresque atteste qu'il est l'ouvrage de la nature; et l'un de ces ponts en bois, auxquels il semble que l'art ne soit pas resté étranger, paraît jeté là tout exprès, au-dessus de cette petite chute, pour en faire le sujet obligé d'un paysage. Cependant nous voulions pénétrer jusqu'à l'ouverture principale, par où s'échappe le Krienzbach. Un sentier nous conduisit jusqu'au fond de la gorge étroite que le torrent remplit tout entière; et là nous n'avions plus, pour remonter son cours, que son lit même hérissé des pierres qui l'encombrent; et ce ne fut qu'en sautant de rocher en rocher, et en passant aussi rapidement que le torrent lui-même d'une rive à l'autre, que nous parvînmes à un second bassin, qui se termine par une paroi verticale de rochers schisteux. Le Krienzbach tombe d'une trouée qui s'ouvre, à plus de deux cents pieds de hauteur, dans l'épaisseur même de ce massif; et c'est cette trouée dont on attribue les premiers travaux à la comtesse Gutta. Voilà bien, Madame, le lieu et l'historique de la scène fidèlement retracés; mais il faudrait les crayons de Villeneuve, à défaut des vôtres, pour rendre la scène elle-même, pour reproduire ces tons variés

et ces détails piquans d'un paysage sauvage; ou plutôt, il faudrait, non plus du papier et des crayons, mais une toile et des couleurs pour peindre ces masses d'un tuf doré déposées sur la surface du rocher noirâtre, et cette verdure veloutée de la mousse qui les couvre, et ces filets argentés d'une eau limpide qui, s'infiltrant dans les innombrables fentes de cette pierre poreuse, ruissellent de toutes parts sous la forme d'une pluie abondante, et ces jets d'une vive lumière qui viennent subitement illuminer le rocher humide et la cascade écumante. Mais comment porter une boîte de couleurs, ou dresser un chevalet dans un lieu pareil? Comment encore tenir un pinceau et une palette, devant de pareils objets? L'art ne saurait pénétrer dans ces sanctuaires de la nature sans se sentir pénétré lui-même de sa faiblesse, et c'est le charme de son impuissance d'adorer ici et de respecter son modèle. Je suis, etc.

V^E LETTRE.

STANZ, ce 23 juillet.

A Madame Lebrun.

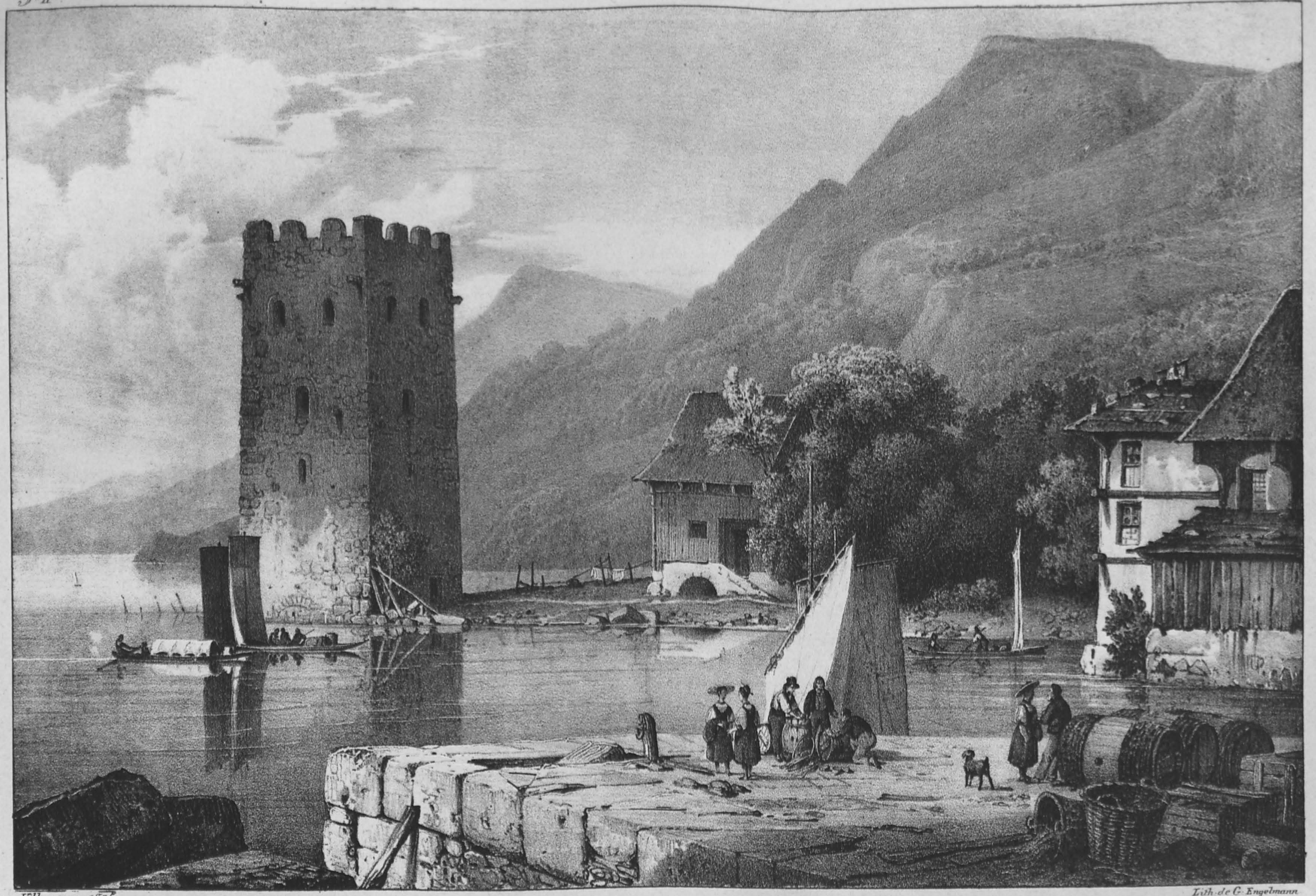
CE n'est pas sans regret que nous avons quitté ce matin Lucerne, où tant d'objets nous attiraient, où tant de souvenirs nous retenaient tour-à-tour. Mais du moins en nous embarquant sur ce beau lac qui réfléchit son image, nous étions sûrs de la retrouver dans ce miroir plus brillante encore, que la nature et la liberté ne l'ont faite. Quel miroir, en effet, madame, que ce lac des quatre cantons! En fût-il jamais, j'en appelle à vos souvenirs et à vos crayons, en fût-il jamais de plus flatteur et de plus magique? et la nature, amoureuse de son propre ouvrage, et comme avide de s'y contempler elle-même, sembla-t-elle jamais se répéter avec plus de complaisance, que dans cette glace immense, bordée de ce magnifique paysage? C'était de très-grand matin, et par un temps superbe que nous traversions le lac des quatre cantons. Le ciel était sans nuages; l'onde, comme immobile, ne montrait pas la plus légère ride à sa surface, et la trace même qu'y laissait notre bateau, s'y effaçait aussi promptement que le fait l'impression fugitive d'une haleine sur un acier poli. Autour de nous, et partout où notre vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions également que des objets empreints d'un calme et brillans d'un éclat impossible à rendre. Les vapeurs du matin qui enveloppaient les monts d'un voile azuré, leur donnaient une apparence en quelque sorte aérienne comme elles. A travers ce manteau subtil, les Alpes nous semblaient elles-mêmes transparentes; leurs formes les plus prononcées, leurs traits les plus mâles, empruntaient de ces vapeurs quelque chose de vaporeux. Des masses énormes de granit se jouaient pour ainsi dire et se perdaient dans le vague; et la matière, aux dimensions les plus colossales, aux formes les plus âpres, n'avait plus, pour ainsi dire, de consistance que dans son image. Il faut avoir vu ces effets d'une belle matinée d'été sur les lacs de la Suisse, et particulièrement sur celui-ci pour s'en faire une idée juste; car pour en tracer un tableau fidèle, qui l'oserait avec des paroles, ou même avec des pinceaux?

Nous vîmes ainsi, dans l'espace d'un peu plus d'une heure, le tableau mouvant des Alpes se développer devant nous, comme au travers d'une gaze magique.

A notre droite, au dessus du golfe de Stanzstadt, les sommets glacés du Wetterhorn, des deux Eiger et de la Jungfrau, superbes phares allumés aux premiers instans de la création pour en éclairer les merveilles, brillaient des premiers rayons du soleil, tandis qu'à notre gache, les belles montagnes du canton d'Uri, encore plongées dans l'ombre matinale grandissaient elles-mêmes sous ce voile qui les enveloppait. Que vous dirai-je enfin, Madame? Nous avions parcouru tout ce théâtre d'enchantemens, et nous croyions avoir à peine quitté la rive, que nous touchions déjà à l'autre bord. Ce fut là la dernière de nos illusions et le premier de nos regrets.

Vous avez sans doute remarqué plus d'une fois, Madame, combien le champ de la réalité est triste et ingrat, en comparaison de ce riant domaine de l'imagination, où notre esprit aime à s'égarer dans les chimères qu'il enfante; et plus d'une fois sans doute, vous avez gémi de la dure nécessité qui nous force à redescendre de ces régions enchanteresses, peuplées d'êtres selon nos désirs, sur cette terre, où nous vivons avec nos semblables. C'est à peu près, si je ne me trompe, le même effet que l'on éprouve, quand on débarque d'un de ces beaux lacs de la Suisse, sur un rivage hérissé de rocs ou couvert de ruines qui n'attestent que la fureur des élémens ou la fureur des hommes. Le mouvement de l'onde qui vous berçait de pensées mélancoliques, la scène vaporeuse des Alpes qui vous remplissait de sensations vagues et indéfinies comme elle, tout disparaît en un moment pour faire place à l'impression souvent pénible des objets matériels; il semble, en mettant le pied sur la grève, qu'on se réveille d'un rêve agréable comme en sursaut et par un choc inattendu; toutes vos illusions vous échappent avec la vague qui vous apporta; et l'on gémit doublement, de toucher à la fois le sol et la réalité.

Telle est du moins la sensation que j'éprouvai en débarquant à Stanzstadt. Ce petit bourg, qui couvre de ses maisons éparses une baie aux contours gracieux, semble sourire à l'étranger qui y aborde. Mais ces maisons sont bâties parmi des ruines, et ces ruines ne sont pas celles que produit la vétusté. Une seule, marquée du sceau du temps, en impose par ce sacré caractère, autant qu'elle contraste avec les tristes décombres qui l'environnent. C'est la tour, bâtie en 1308, à l'époque même de l'affranchissement de la Suisse, pour éclairer les démarches de ses ennemis et pour guider les pas de ses défenseurs. Espèce de sentinelle de la liberté helvétique, elle a vieilli et succombé avec elle; et maintenant que le fanal qu'y avaient allumé des mains victorieuses, s'est éteint, comme l'antique honneur de la Suisse, cette tour, avec ses murailles nues, mais solides, avec son toît enlevé, mais avec ses fondemens inébranlables, est encore l'emblême de cette liberté, dont elle fut un monument. Elle apprend aux Suises, que



Villeneuve 1825

Lith. de C. Engelmann

STANZSTAD.

(Canton d'Unterwalden).

des mœurs assises sur le roc résistent à tous les assauts, que de vertus cimentées par le temps, triomphent de toutes les invasions; elle leur rappelle les combats soutenus pour l'indépendance, et les avantages retirés de l'union; elle leur crie, d'une voix qui va toujours se fortifiant à travers les siècles; restez fermes, unis et pauvres, et vous pouvez encore être libres.

J'ai bien peur, Madame, que ces fréquens écarts où je me laisse entraîner, que ces éternels retours de ma vieille affection pour la Suisse, ne vous fatiguent, en présence même des monumens qui les produisent. Heureusement, vous avez le dessin de Villeneuve, pour vous sauver l'ennui de mes réminiscences. Eh! cependant, que pouvais-je faire de mieux, quand notre ami s'occupait à dessiner l'antique tour de Stanztadt, que de méditer de mon côté sur les leçons qui en descendent? N'est-elle pas en effet un sujet de réflexions, au moins autant qu'un sujet de paysage? et ce dessin même de Villeneuve, qui occasiona ma digression, ne doit-il pas être mon excuse? Je suis, etc.

VI^E LETTRE.

STANZ, même jour.

A la Même.

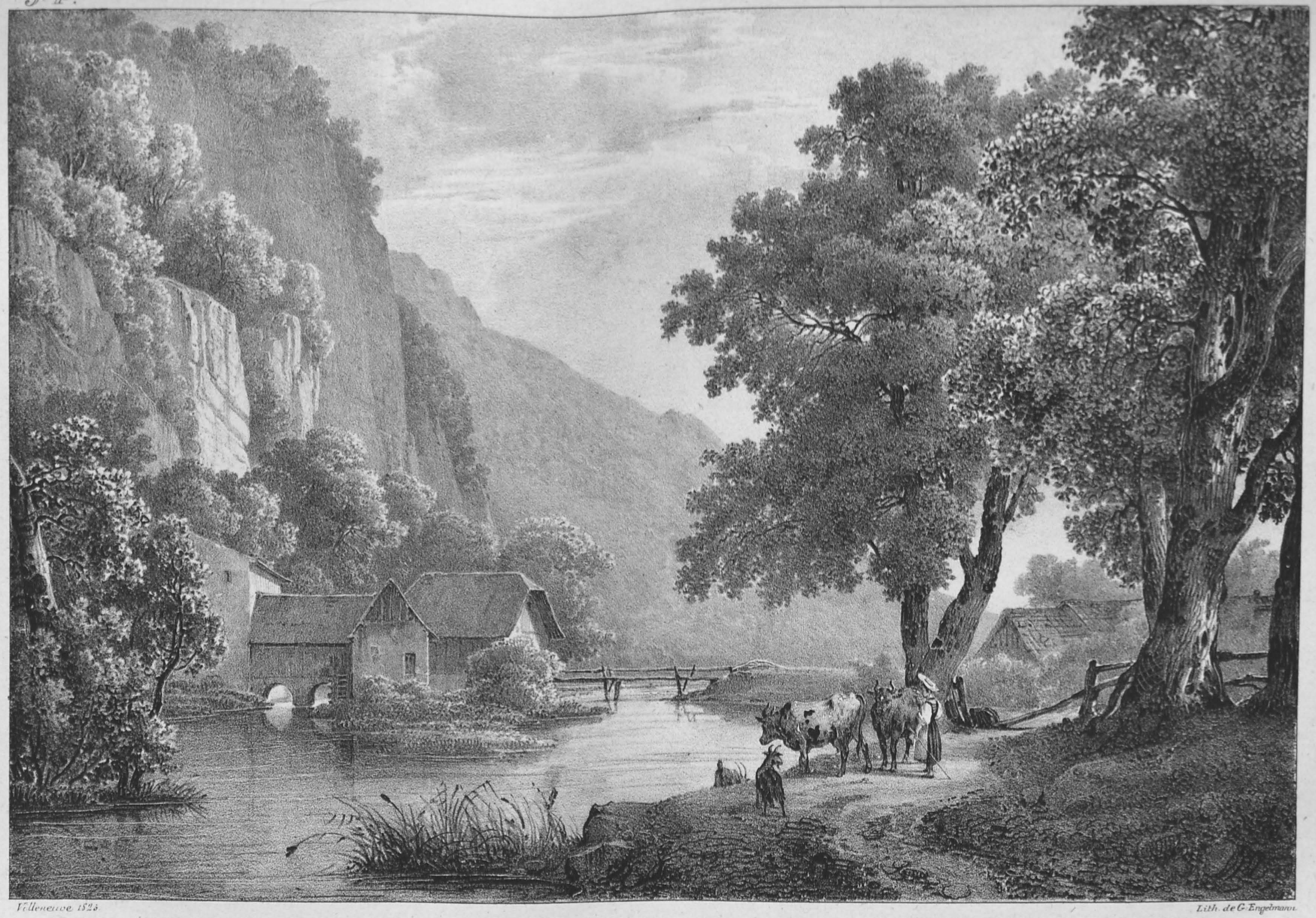
La route qui conduit à Stanz n'offre plus la moindre trace de la fatale invasion de 1798. On y chemine, à l'ombre des plus beaux noyers, et sur la plus verte pelouse qui soit au monde. C'est ici surtout qu'on voit avec un intérêt toujours plus vif, combien la nature se plaît à réparer le mal que l'homme se plaît à faire à son semblable, et combien le temps lui-même aime à cicatriser les blessures qui ne sont pas son ouvrage. Les cabanes incendiées ou détruites ont été rebâties plus amples, plus commodes et plus ornées qu'auparavant: heureux avantage que les chaumières ont par tout pays sur les châteaux, de sortir de leurs ruines plus promptement que ceux-ci ne sortent de leurs fondemens. Une population nouvelle s'est bien vite relevée parmi les tombeaux de ses pères. De jolies usines, ornement nouveau d'un paysage agreste, y ajoutent l'intérêt d'une industrie, qui n'a rien elle-même que de pastoral. La trace du sang répandu pour la liberté s'est effacée sans retour; il n'y a que le sou-

venir de ce généreux sang, qui vive encore et qui doive vivre éternellement, mais pour recommander l'union, et non pour proclamer la vengeance.

Stanz même ne présente presque plus de vestiges des désastres qu'il a éprouvés : heureux dans ce revers même, que les monumens de son antique liberté soient restés intacts, tandis que ceux de sa chute récente ont déjà disparu. Dès en arrivant à Stanz, vos regards, Madame, ont dû se fixer sur la fontaine qui orne la place publique, et qui est elle-même ornée de la statue d'Arnold de Winkelried. Le héros helvétique y est représenté debout, dans une attitude calme et simple, tenant en main un faisceau de ces hallebardes ennemies qu'il enfonca dans sa poitrine. On lui a conservé le costume de son pays et de son siècle, qui est depuis long-temps étranger dans son pays même. Tout ce monument est bien dépourvu d'art et de talent; la matière en est bien commune, et l'exécution bien grossière; et le héros et l'artiste en sont presque également agrestes. Mais qui sait si l'habileté de notre siècle conviendrait mieux en effet à l'héroïsme du XIV^e^.? et si le dévouement gothique de Winkelried ne serait pas encore plus méconnaissable sous le costume de notre âge. Il y a des pays où le marbre, travaillé par des mains savantes, n'inspire que l'admiration de l'ouvrage; il y en a d'autres où la pierre, grossièrement façonnée, enfante des héros, plutôt qu'elle ne les représente; et peut-être que la patrie de Winkelried n'a rien à envier à celle de Canova.

Vis-à-vis de cette colonne, et sur la même place, est l'église paroissiale de Stanz, dont l'intérieur est décoré de grosses colonnes de marbre noirâtre, où il semble qu'en prodiguant la matière, aux dépens de l'élégance de la forme, on ait affecté d'étaler la seule espèce de luxe que ce pays connaisse. Tel est partout le génie de la Suisse pastorale, que l'image de la richesse, dans les choses de la religion, s'y met bien au dessus du mérite de l'art. Tel dut être celui de la Grèce primitive, avant l'époque de ses triomphes, où plus la nation était pauvre, plus elle recherchait le luxe de la matière dans les offrandes de la piété et dans les objets du culte. La Suisse, sous le rapport de l'art, est encore dans l'enfance, et le sera problablement toujours. Elle n'a long-temps connu que le fer, honorable instrument de sa liberté. Plus tard, elle a trop aimé l'or, qui payait le sang de ses braves; et les arts ne fleurissent que chez les peuples qui ne se servent pas du fer, uniquement pour se battre, ou qui ne se battent pas, uniquement pour de l'or.

Il y a dans cette église de Stanz un autel remarquable. C'est celui où l'on disait la messe à des enfans et à des femmes, tandis que les hommes et les vieillards se faisaient tuer par centaines, en défendant contre les Français leur patrie qu'ils ne pouvaient défendre. Cet autel est construit en bois, et le trou de la balle qui, après avoir percé le prêtre, y pénétra jusqu'à une certaine profondeur, s'y voit encore aujourd'hui : exécrable effet de l'intolérance



Villeneuve 1823. Lith. de G. Engelmann.

USINE SUR LE CHEMIN DE STANZ.

(Canton d'Unterwalden).

qui s'en vint massacrer des pâtres à Stanz, parce qu'ils ne pensaient pas comme à Paris, et abattre le prêtre à l'autel, au moment même où il offrait à Dieu le sang d'un Dieu, pour le salut des hommes! Je n'ai jamais rien vu qui m'ait fait frissonner d'une horreur plus profonde. que ce simple monument du démon révolutionnaire. Dans cette même église, une chapelle contient les restes de quatre cent quatorze habitans de Stanz, du nombre desquels étaient cent deux femmes et vingt-cinq enfans, tombés également victimes de cette guerre impie qui retrempait les peuples dans le sang des générations innocentes. Il y a de quoi frémir en contemplant tout ce que renferme cette église; et maintenant on n'y fait plus que prier.

Je ne sais, Madame, si vous avez visité la maison de ville, qui est, après l'église, le seul édifice public de Stanz; car, dans ces petites républiques, on n'élève de monumens qu'à la religion et à la liberté; ou plutôt, on n'y sépare pas le culte de la liberté, de celui de Dieu même. Cette maison de ville renferme des portraits de la plupart des chefs de l'État, chacun dans le costume de son siècle : en quoi, sans doute, ils ne différaient pas moins du nôtre que par les mœurs et les vertus de leur âge. On y voit aussi un grand tableau représentant le vénérable Nicolas de Flüe, au moment où il prend congé de sa nombreuse famille, pour se consacrer à Dieu dans un hermitage. Cet hommage rendu à la mémoire d'un vertueux cénobite, ne pouvait être mieux placé que dans ce lieu même, où sa parole sainte apaisa les discordes de sa patrie; et c'est du reste le seul monument qu'on lui ait érigé dans cette partie de l'Unterwalden, tandis que dans l'autre moitié du canton, il n'est presque pas de maison particulière qui n'offre quelqu'une de ces images, et qui ne soit comme placée sous son invocation. Ce n'est pas le moindre trait de l'opposition qui règne entre ces deux parties d'une même république, que ce culte rendu dans l'une, à la mémoire de Nicolas de Flüe, et dans l'autre, à celle de Winkelried; et si l'on appréciait cette différence par celle que notre siècle met entre un moine et un héros, le haut et le bas Unterwalden seraient sans doute placés à une assez grande distance l'un de l'autre. Mais il n'en était pas ainsi aux XIV^{e} et XV^{e} siècles. Alors les moines étaient braves, et les guerriers étaient dévots; et rien n'était moins rare que de mourir sous le froc, après avoir vécu sous la cuirasse. Aujourd'hui c'est tout autre chose; l'on voit bien encore quelques héros qui se font moines; mais on ne voit plus de moines qui soient des héros.

Il y a encore à Stanz des greniers à blé et à sel, que j'ai négligé de visiter, un arsenal, à peu près vide, et un couvent de capucins, tenu toujours au complet. Au reste, les capucins de ce pays ne ressemblent pas à ceux du nôtre. Ceux-là du moins offrent tous les signes extérieurs de leur état; ils en portent la barbe et la robe; ils en ont la mal-propreté, attribut essentiel d'un capucin; ils en ont aussi les vertus; ils prêchent, ils instruisent, ils édifient le peuple; ce sont en un mot des moines aussi utiles que s'ils n'avaient pas cessé

d'être citoyens. Quand aux nôtres, je ne sais trop ce qu'ils sont et à quoi ils servent; tout ce que je sais, c'est qu'ils n'ont pas la robe non plus que la barbe de capucins.

A un quart de lieue de Stanz, sur la route de Buochs, où j'accompagnai ce matin Villeneuve, qui y prit le sujet d'un charmant dessin, est le village de Wyl sur l'Aa; là se trouve un grand grenier à blé, et là aussi se tiennent annuellement les *Landsgemeinde,* ou assemblées générales du peuple d'Unterwalden. Ce n'est probablement pas sans intention que l'on a rapproché ainsi dans le même lieu le magasin de subsistances et le théâtre des délibérations de la république; c'est peut-être pour rappeler sans cesse au peuple qu'il n'a besoin que de pain, pour être libre; et c'est peut-être aussi pour lui apprendre qu'avec la liberté, on ne manque jamais de pain. Je suis, etc.

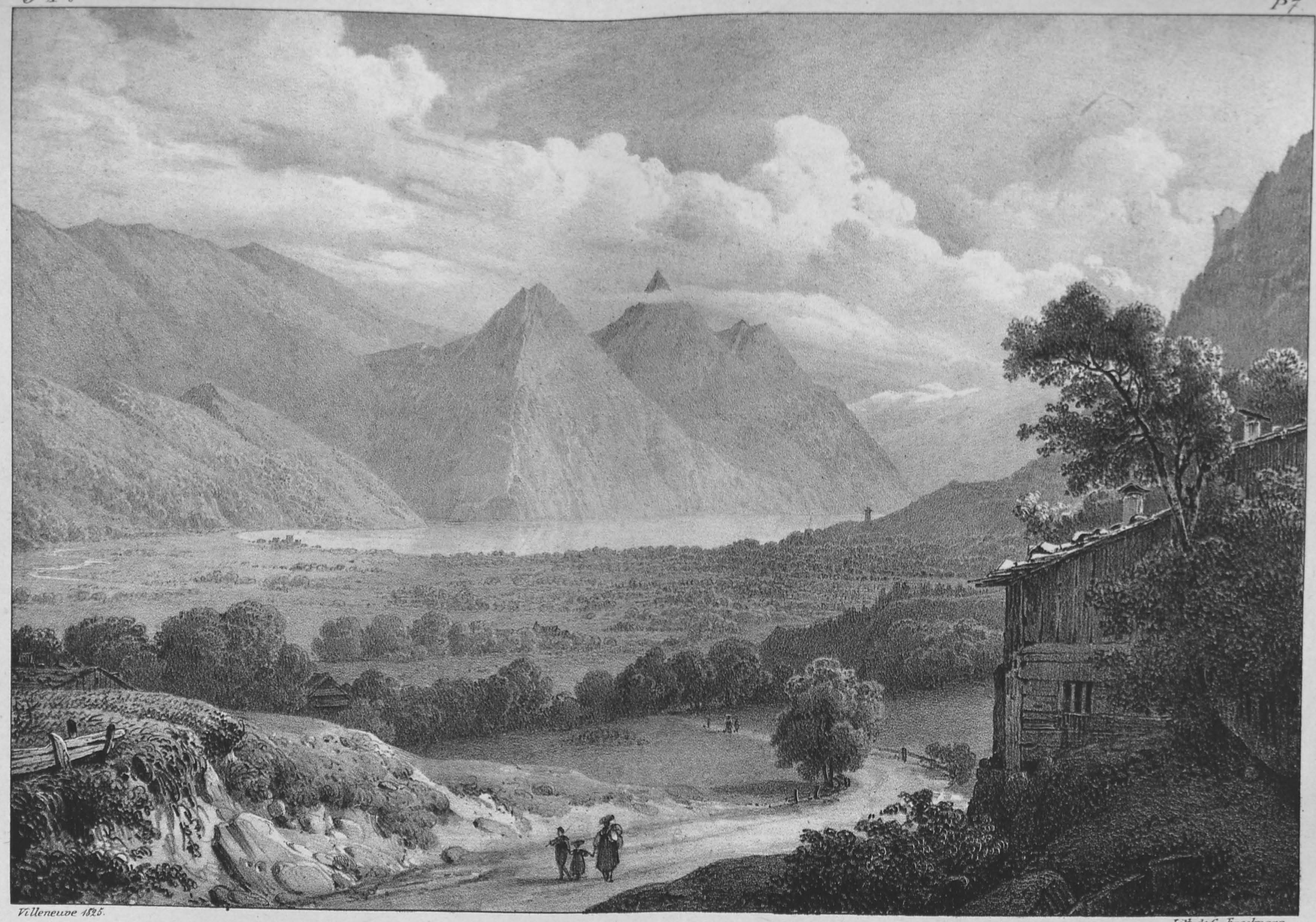
VII^E LETTRE.

STANZ, même jour.

A la Même.

NOUS avons fait dans l'après-midi une promenade dont je vous dois le récit, et dont vous devrez, Madame, le principal agrément à un dessin de Villeneuve. Nous avons visité le Drachenried, lieu célèbre par des traditions mythologiques, car l'Unterwalden a aussi les siennes; et nous nous y sommes rendus par le Rotzberg, non moins recommandable par des prodiges de valeur, qui pourraient bien, dans quelques siècles, passer aussi pour des fables.

A l'entrée du Rotzloch, ou de la gorge étroite, à travers laquelle le Mehlbach se précipite de rocher en rocher, de cascade en cascade, nous cherchions, Villeneuve, avec impatience, et moi, avec inquiétude, un de ces portiques naturels que le Dante eût pu prendre pour modèle d'une des portes de son Enfer, et nous trouvâmes une papeterie nouvellement construite, dont, avec la meilleure volonté du monde, il n'y avait pas moyen de faire un paysage; mais nous fîmes une autre rencontre. Une jeune fille accourut au devant de nous, pour nous saluer, en nous tendant la main, suivant l'antique usage de son pays; jamais peut-être on ne vit l'hospitalité sous des traits plus frais, plus rians et les plus aimables. C'est au Rotzloch que les généreux enfans de Winkelried défendirent avec le plus



Villeneuve 1825.

Lith.de G. Engelmann.

VUE DU GOLFE DE BUOCHS.

(Canton d'Unterwalden).

d'opiniatreté et de succès l'entrée de leur pays, contre les farouches soldats de Schauenbourg; le sang de ces braves y fume encore, et leur mémoire y vivra toujours. J'ai déjà dit que c'est au Rotzloch qu'une jeune fille charmante tendit la main à des Français.

On voit encore au sommet du Rotzberg les ruines de l'ancien château de ce baillif Wolfenschiess, digne émule du baillif Gessler. Ce château, détruit le premier jour de l'an 1308 et de la liberté helvétique, n'a jamais été relevé depuis; et c'est peut-être là ce qui distingue la révolution de la Suisse, de toutes les révolutions du monde, où, pour une des bastilles du pouvoir, renversées par la main du peuple, se relevaient ensuite des milliers de bastilles populaires. Les ruines du château de Wolfenschiess ne sont cependant point inhabitées; elles servent de retraite à un hermite, qui y jouit d'une des plus belles vues de son pays, dans le berceau même de sa liberté. J'aurais voulu serrer la main de ce digne moine, qui habite impunément un pareil séjour et qui ne redoute point de pareils souvenirs.

En côtoyant le pied du Rotzberg, le premier objet que l'on rencontre, est la chapelle de Struth de Winkelried. Elle est située sur la route même de Stanz à Sarnen, et j'y avais déjà fait une station dans un de mes précédens voyages. J'ai voulu y rendre un nouvel hommage à la mémoire de ces dix-huit héroïnes qui, seules et armées de faux, soutinrent quelque temps, adossées à la muraille, le choc d'un bataillon français, et se firent toutes tuer pour la patrie. Ailleurs, on leur eût élevé des monumens; ici, où l'héroïsme fut long-temps une chose commune et vulgaire, on cherche vainement leurs noms; il semble qu'on ait assez fait pour leur mémoire, en l'appuyant à un autel.

Nous atteignîmes au bout d'un quart d'heure le fertile vallon du *Drachenried* ou le *marais du Dragon*. Il doit son nom à une tradition que je vous apprendrai peut-être, Madame, et qu'en tout cas je veux avoir le plaisir de vous conter. Car ces sortes de traditions, toutes fabuleuses qu'elles sont, ont un genre de mérite que le philosophe ne doit pas dédaigner, et même un degré de vérité beaucoup plus grave qu'on ne pense. Elles peignent du moins le caractère du peuple qui les adopta; elles portent l'empreinte et la couleur du siècle qui les vit éclore. Combien y a-t-il de faits incontestables qui n'ont pas cet avantage; et même de vérités historiques qui n'ont pas cette vérité-là!

Si vous interrogez les gens du pays sur l'origine de ce nom de Drachenried, voici ce qu'ils vous répondent. Il fut un temps, ce temps est bien éloigné, où un énorme serpent s'établit dans cette vallée. Il y dévora quantité d'enfans et de bestiaux, et y répandit une telle épouvante, que les habitans de Wyl abandonnèrent ce hameau nommé dès-lors Oed-Wyl. Bientôt, la désolation s'étendit au loin dans la contrée, sans que personne osât attaquer ce terrible ennemi. Alors vivait dans l'Unterwalden un guerrier qui avait long-temps signalé sa valeur dans les guerres d'Italie, ou plutôt, il n'habitait pas alors sa patrie. Struth

de Winkelried, c'était son nom, avait été créé chevalier par l'empereur Frédéric III, pour la bravoure et la fidélité qu'il avait déployées à son service, surtout au siége de Faenza. Rentré dans ses foyers, afin d'y jouir au milieu des siens de la gloire qu'il avait acquise dans les camps de l'étranger, il eut le malheur de tuer un homme en duel. En ce temps-là, où tout le monde était brave, c'était un crime que de priver la patrie d'un citoyen, même en se mesurant en braves; et Struth de Winkelried fut banni de l'Unterwalden. Cependant, dans son exil, le bruit des ravages auxquels son pays était en proie était venu à ses oreilles. Il apprit qu'un affreux reptile dévastait ces belles campagnes, vers lesquelles il ne cessait de tourner de loin des regards de regret et d'amour. Il sollicite par ses amis, car alors aussi les malheureux conservaient des amis, la permission de revenir dans ses foyers, sous la condition de délivrer son pays du fléau qui le désolait; et cette grâce lui est accordée. Il part, il arrive, il marche droit au Drachenried, et là, il établit son camp, en face du repaire de son redoutable ennemi. Il n'attendit pas long-temps l'occasion de se mesurer avec le dragon, et saisissant le moment où ce monstre sortait de son antre, il l'attaque avec autant d'intrépidité que d'adresse, il le presse, le terrasse, et lui enfonçant dans la gueule sa lance garnie d'un faisceau d'épines, il le fait enfin expirer sous ses coups redoublés. Mais ce héros ne jouit pas long-temps de son triomphe. Une blessure qu'il avait reçue dans le combat l'emporta le lendemain, et sa patrie en deuil ne put déposer que sur sa tombe le décret d'absolution qu'elle devait à sa victoire. Depuis ce temps, le nom de Winkelried est resté cher et sacré dans l'Unterwalden; on lui consacra une chapelle, seul genre de monument qu'on y connaisse pour tout les grands hommes, aussi bien que pour Dieu même; et lorsque plus tard, un autre Winkelried, Arnold, se dévoua sur le champ de bataille de Sempach pour le salut de la Suisse, l'antique honneur de ce nom s'accrut du nouveau sacrifice, et la reconnaissance publique s'accrut de même, en se partageant entre deux héros.

Tel est le récit qu'on me fit; et j'ajoutai : heureux le peuple qui ne bâtit des chapelles que sur le théâtre d'une belle action! heureux le peuple, qui n'a de saints que des citoyens utiles à la patrie, et qui ne reconnaît pour patrons que des héros!

Mais en lisant ce récit, ne vous semble-t-il pas, Madame, que vous lisiez une de ces légendes de la Grèce poétique, au temps où les Hercule et les Thésée, bannis de leur ville pour avoir tué des hommes, y rentraient en triomphe après avoir assommé des monstres? Malheureusement pour la Suisse, il lui manque toujours un Homère et un Hérodote; elle a eu son âge poétique, son Alcide, son Léonidas et ses Thermopyles.

Mais ce n'est rien que des héros, sans les poëtes qui les chantent, et sans les grands historiens qui les célèbrent.

Nous n'avons pas voulu quitter le *Drachenried*, sans avoir visité le *Drachenloch*, ou

Villeneuve 1825.

Lith. de C. Engelmann.

FONTAINE D'ARNOLD DE WINKELRIED SUR LA PLACE DE STANZ.

(Canton d' Unterwalden) .

l'antre du Dragon. On n'y parvient qu'avec assez de peine, par un sentier très-roide et très-étroit, et en s'aidant des mains autant que des pieds. Mais en arrivant dans la grotte, son aspect nous dédommagea de nos fatigues. L'ouverture en est large et presque régulière, et les parois en sont formées de beaux rochers calcaires. Assis à l'entrée, et nous reposant à la fraîcheur de son ombre, nous avions sous nos pieds de la vallée du *Drachenried*, actuellement si fertile et si riante, et devant nous, les belles montagnes de la Blumalp et du Buochserhorn. Notre guide nous montrait avec une émotion, qui, mieux que son récit même, attestait sa conviction, la caverne qui se prolonge dans la profondeur de la montagne, et qui servait de repaire au monstre. Nous jouissions presque de sa frayeur, autant que du spectacle enchanteur qui se déployait à nos regards; et le charme de ces beaux lieux, et l'intérêt de ces vieux souvenirs, et ces grandes ombres du temps passé que le récit de cet homme simple et naïf évoquait pour ainsi dire au milieu de nous, nous auraient retenus long-temps à cette place, si la nuit ne nous eut forcés de la quitter. Je suis, etc.

VIIIe LETTRE.

KALTEN-BAD (Bains froids), 24 juillet.

A Madame Lebrun.

CETTE lettre devait être datée du Righi ; et à défaut d'autre mérite, ce n'eût pas été pour une lettre un médiocre avantage, que d'être écrite à près de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. A une pareille hauteur, il ne se peut que l'esprit ne se sente de l'air qu'on y respire, et jusqu'à un certain point, l'élévation des lieux doit influer sur celle des idées. Il est vrai que bien des épîtres, datées des sommets du Parnasse, ne sauraient justifier ainsi de leur origine. Mais c'est qu'elles mentent par le titre même. Ces pauvres gens que nous voyons s'essouffler à gravir les rochers, sans avoir un seul instant quitté la plaine, n'ont jamais en effet grimpé plus haut que Montmartre, et dans leurs vers ou dans leur prose, il n'est pas étonnant que le style soit aussi plat que le sol.

Si je ne puis vous procurer, Madame, la satisfaction de montrer une lettre datée du Righi-Kulm, j'ose croire pourtant que celle-ci, bien qu'écrite aux trois quarts seulement de la montagne, n'en sera pas moins bien accueillie. C'est encore là une hauteur assez raisonnable, surtout pour une lettre en prose ; et bien des gens peut-être se contenteraient à moins, s'ils étaient obligés de la lire.

Nous nous sommes embarqués ce matin à Buochs, gros village de l'Unterwalden, situé dans une des plus belles prairies du monde. Vous auriez surtout admiré dans ce village l'heureuse industrie avec laquelle toutes les maisons y sont garnies d'espaliers, qui montent jusqu'au toît, et cachent exactement le mur, ou plutôt forment un mur de feuillage, de l'aspect le plus riant qui se puisse imaginer. Les fenêtres sont encadrées de branches, qui les ornent et les ombragent ; et ces rameaux chargés de fruits, qui pendent à tous les étages, invitent partout l'œil à s'y reposer et la main à les cueillir. Ce n'est rien sans doute en soi que cette parure extérieure des maisons villageoises de ce pays. Mais c'est pourtant l'image du bien-être ; c'est le signe de l'aisance ; c'est la marque de l'intérêt avec lequel chaque paysan soigne ici sa rustique propriété, et cherche à se complaire sous le toît qu'il habite ; et combien cette image ne s'embellit-elle pas de la comparaison qu'on en peut faire avec

ces masures si délabrées, si misérables, dont la vue seule inspire ailleurs le dégoût ou la pitié ! C'est ainsi qu'en Suisse le moindre détail du paysage suffit pour attester l'heureuse condition du pays. Il n'est personne qui ne sente, à l'aspect de ces beaux espaliers de Buochs, que ce sont des citoyens qui les cultivent, et que ces fruits, dont ils sont chargés, sont les fruits de la liberté.

Dans toute autre circonstance, nous aurions aimé à prolonger notre séjour au sein de ce peuple intéressant, dans cette contrée délicieuse. Villeneuve y aurait trouvé ample matière à ses crayons ; et vous savez, Madame, que partout où l'on peut dessiner en ce pays, il y a de quoi réfléchir. Mais pressés par le temps, nous n'avions même pas le loisir d'admirer. D'ailleurs, l'impatience qui nous entraînait au Righi ne souffrait plus le moindre retard. Ce but fameux de pélerinage, pour tous les amis de la nature, était déjà sous nos yeux ; nous y touchions par la pensée, et nous n'avions plus d'idées, de désirs, de sensations, qui ne se rapportassent à cet objet commun de la curiosité de tant de voyageurs. Nous n'avons encore éprouvé nulle part, d'une manière aussi sensible, combien l'empire des lieux est puissant sur l'imagination ; car nous ne voyions pas encore le Righi, et pourtant nous ne pouvions voir que le Righi. Mais il y a sans doute une autre cause de cette fascination de l'esprit opérée par les objets matériels. La nature seule ne produit pas de pareils enchantemens. Ce sont les hommes qui ont créé, dans certains lieux suffisamment préparés et disposés par elle, cette espèce de courant électrique, ce flot d'opinion populaire, qui fait que d'autres hommes s'y laissent incessamment entraîner, comme par un torrent irrésistible. Je défierais un voyageur, fût-il l'homme le plus impotent, et l'Anglais même le plus phlegmatique, d'approcher maintenant du pied du Righi, et de s'en retourner sans en avoir gravi le faîte. Il y a, dans le voisinage de cette montagne fameuse, je ne sais quelle force d'attraction qui vous y entraîne, et vous y porte malgré vous, qui fait qu'on y arrive sans s'apercevoir qu'on y est monté. La raison même est ici impuissante contre la vogue ; et la mode, ce tyran de l'esprit humain, ne règne nulle part plus despotiquement que sur le sommet du Righi. Il est vrai que nulle part on ne serait moins tenté d'accuser l'espèce de violence qu'on lui voit exercer ici, car où trouvera-t-elle jamais un trône plus innocent et un empire plus légitime ?

Nous faisions ces réflexions, en traversant cette partie du lac des Waldstettes, qui s'étend de Buochs à Weggis, et je vous donne ces réflexions elles-mêmes, Madame, comme une preuve de cet empire de la mode. Car pendant toute cette traversée, où la forme des montagnes, la variété des rives, l'éclat du ciel et des eaux, auraient dû exciter si puissamment notre intérêt, nous n'avions d'attention que pour l'objet inconnu qui captivait d'avance toutes nos pensées. Ce n'était plus le lac des Waldstettes, sur lequel nous

5e P.

P. 9.

Villeneuve 1825.

Litho. de Gr. Engelmann, r.

CHEMIN DE WEGGIS AU RIGI.

Canton de Lucerne

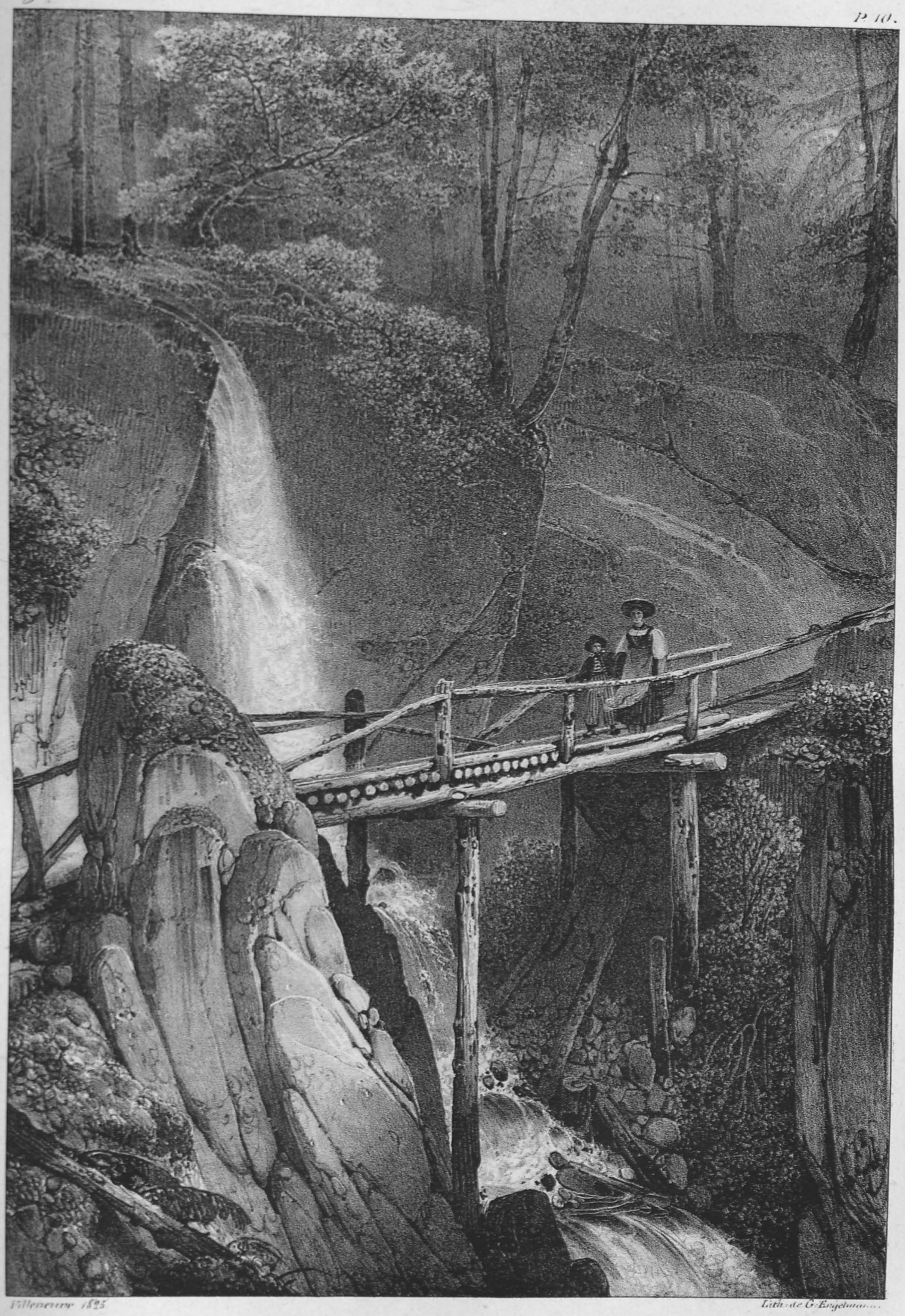
naviguions encore, qui était présent à nos regards. C'était déjà le Righi, encore éloigné de votre vue, sur lequel elle se fixait toute entière; nous ne voyions, nous ne cherchions que le Righi sur tout le lac des Waldstettes; ou du moins, nous ne voguions sur ce lac que comme sur un de ces courants cachés au fond des mers, qui entraînent irrésistiblement le navigateur dans leur direction invisible. Nous abordâmes ainsi à Weggis; et à peine débarqués sur le rivage, nous étions déjà sur le chemin du Righi.

Quelle que fût notre impatience de monter au Righi, et quelle que doive être la vôtre à nous y suivre, Madame, nous ne pûmes cependant, au sortir de ce village, ne pas nous apercevoir que nous étions sur le théâtre d'une de ces catastrophes, qui, pour être fréquentes dans ce pays, n'en sont pas moins toujours imprévues et toujours terribles. Des terres à peine raffermies et couvertes d'une végétation faible encore, indiquent la trace d'un éboulement qui détruisit, il y a trente ans, une partie considérable de Weggis, et qui ne se termina qu'au lac, où il s'ensevelit avec ses propres ruines. Mais cet éboulement n'eut rien de la rapidité terrible et de la violence épouvantable avec lesquelles vous savez que les rochers détachés du Rossberg détruisirent en peu de minutes l'infortunée contrée de Goldau. Ici, c'était un énorme torrent de boue, sorti des flancs crevassés de la montagne, qui, dans un cours lent et presque insensible, abîma tout sur son passage. Telle est, en effet, la nature de toute cette partie des Alpes, consistant en cailloux liés par une pâte schisteuse, que, lorsque des pluies abondantes ont pénétré la montagne, cette pâte s'amollit, et, cédant au poids des rochers qu'elle renferme et qu'elle supporte, détermine une chute soudaine de ces rochers, ou bien un long éboulement de terres. C'est ce dernier phénomène qui fut produit à Weggis, et dont le récit, à défaut de la vue des lieux, pourra peut-être vous intéresser.

Ce fut le 15 juillet 1795 qu'arriva ce désastre, dont le souvenir restera long-temps imprimé dans ce pays, même alors que la trace n'en sera plus du tout sensible. De fortes pluies avaient introduit dans le sein de la montagne une grande quantité d'eau souterraine; la montagne imbibée et comme détrempée s'ébranla sous cette masse extraordinaire; le sol se fendit en quelques endroits avec un bruit alarmant; mais comme ces secousses et ce bruit qui les accompagne ne sont pas des accidens rares dans les contrées montagneuses, les habitans n'en conçurent d'abord aucune inquiétude. Cependant, la montagne continuait de s'agiter; on l'entendait craquer, on la sentait frémir de toutes parts; et vers le soir, le fracas devint épouvantable. Tantôt, c'était un bruit semblable au cliquetis des chaînes; tantôt, c'était une détonation pareille à une salve d'artillerie. Tout-à-coup, une masse énorme de terrein se détache des flancs de la montagne, glisse cent pieds plus bas, et laisse, à la place qu'elle vient d'abandonner, un vaste enfoncement, de toutes parts en-

cadré de terres, d'arbres et de verdure. On eût pu croire un moment que le phénomène était accompli, si dès l'abord, en considérant avec attention cette masse tombée, on n'eût reconnu qu'elle remuait, qu'elle descendait d'un mouvement insensible. Cependant, on conservait encore l'espoir que l'inégalité du terrein ralentirait sa marche; et en effet, un ravin, qui se rencontrait sur son passage, l'arrêta quelque temps dans son cours. Mais bientôt, accrue par cet obstacle même, et augmentée à chaque pas de tout ce qu'elle entraîne sur sa route, l'avalanche de boue, comblant toutes les cavités et franchissant toutes les hauteurs, descend, toujours plus lente, mais toujours plus irrésistible, vers le village qu'elle menace d'envahir. Peignez-vous, Madame, la désolation des habitans, lorsqu'après une nuit passée dans les plus terribles angoisses, ils aperçurent, aux premiers rayons du jour, toute une montagne mobile s'avançant contre eux et déjà près de les atteindre? Le curé, entouré de plusieurs de ses paroissiens, s'était tenu constamment sur une des hauteurs les plus rapprochées, afin de mieux juger de l'étendue du fléau et du remède qu'on pourrait y apporter; et sans doute que sa première pensée avait été d'exorciser la montagne, et de conjurer, par des prières, cet inoui débordement de terres. Mais il vit bientôt qu'il fallait recourir à des moyens plus efficaces. La cloche d'effroi fut mise en mouvement pour avertir tous les habitans des communes voisines; on envoya jusqu'à Lucerne pour demander des secours; et, de toutes parts, on vit accourir des gens capables d'opposer, dans leur personne, un rempart contre le terrible fléau. Mais il n'y avait pas de forces humaines qui pussent désormais l'arrêter; et réduit à la dure nécessité de laisser périr sous ses yeux le sol qui le nourrit, l'homme ne dut plus songer qu'à se sauver lui-même.

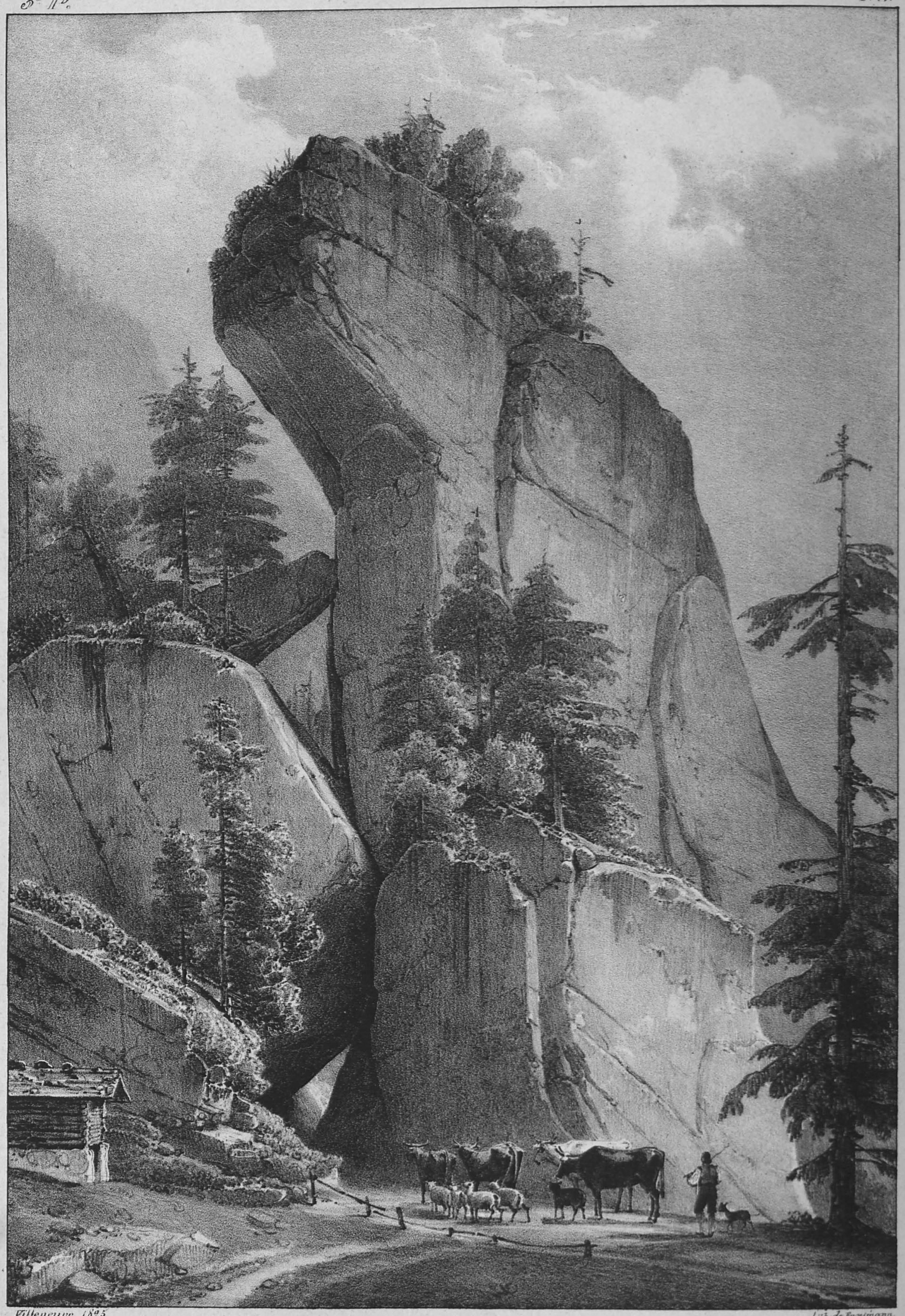
Déjà les premiers chalets avaient disparu; des prairies, des jardins, successivement engloutis, roulaient eux-mêmes confondus dans le sein de l'avalanche de boue, qui s'avançait, semblable à un torrent de lave, pour la lenteur et la régularité de sa marche. On essaya de démonter quelques maisons, ou du moins de démeubler celles qu'on ne pouvait espérer de sauver. Le lit du malade et le berceau de l'enfant, transportés à la hâte en rase campagne, ou dans l'église paroissiale, offraient le spectacle lamentable de toutes les faiblesses humaines mises sous la protection du ciel. Ce n'étaient partout, à l'approche de la destruction inévitable, que cris de rage et de désespoir. Enfin, l'éboulement atteignit les premières maisons du village; les arbres qui formaient au-devant d'elles une espèce de rempart, déracinés ou brisés, ne servaient qu'à rendre plus prompte la chute des habitations qu'ils protégeaient. Arrivées contre les maisons, on voyait ces terres fangeuses s'amonceler, soulever peu à peu les bâtimens, les renverser sur le flanc, et continuer ensuite leurs cours vers le rivage. De temps en temps, de gros quartiers de roc engagés dans cette masse énorme de limon, s'en détachaient avec la rapidité de la foudre, et entraînaient



Villeneuve 1825 *Lith. de C. Engelmann.*

PONT SUR LE CHEMIN DE WEGGIS AUX BAINS FROIDS.

(Canton de Lucerne.).



Villeneuve 1825. Lith. de Engelmann.

EBOULEMENT DE ROCHERS SUR LE CHEMIN DES BAINS FROIDS.

(Canton de Lucerne.)

toute une maison dans le lac, en s'y précipitant. Ainsi virent les tristes habitans de Weggis, le toît qui les avait vu naître, craquer et s'enfoncer peu à peu dans la terre qui l'enveloppait, et leur antique domaine s'abîmer et disparaître sans retour. Tout fut détruit sur la route de l'éboulement, depuis l'endroit d'où il se détacha, jusqu'au lac où il s'engloutit; et dans tout cet espace, il ne resta sur la terre profondément sillonnée et comme écorchée par l'avalanche, que quelques troncs enduits de limon, des racines éparses sur un sol bouleversé, trois ou quatre grands arbres, à la cime flétrie, à la tige dépouillée, quelques fragmens de charpente et de toiture brisés et noircis par le frottement, comme par un incendie; funestes monumens d'un désastre que la terre s'est comme empressée de couvrir sous une végétation nouvelle.

Mais c'est encore moins la nature, que l'homme lui-même, qui a travaillé à faire disparaître ici jusqu'au dernier vestige de ce grand désastre. Croiriez-vous, Madame, que le village actuel de Weggis a été reconstruit précisément à l'endroit même où l'ancien a existé? Tel est partout le génie de l'habitant des Alpes. Sa terreur se dissipe avec le fléau qui l'a frappé; il nettoie la place dévastée par l'avalanche pour y replanter sa cabane; quelquefois, il se munit d'une croix, ou bien il se met à l'abri d'une chapelle, contre la fureur du torrent qui le menace; et le moment du danger passé, il se rendort à la veille d'un nouveau déluge, ou sur la route d'un nouvel éboulement. Rien au reste n'est moins rare, dans la contrée où je me trouve, que ces sortes d'accidens. J'ai vu, dans la chapelle des Bains froids, que je viens de visiter, un tableau suspendu en guise d'*ex-voto*, qui porte la date de 1753, et qui représente un éboulement du genre de celui-là, autant du moins qu'il m'a été possible d'en juger à la grossièreté de la peinture; car il n'est pas toujours facile de distinguer, dans l'œuvre de ces artistes rustiques, l'eau d'avec la terre, et une cascade d'avec un éboulement. La nature comme spongieuse des roches de brèche dont est composée toute cette chaîne du Righi, détermine presque journellement, dans ses nombreuses ramifications, des chutes de terres et de rochers. Mais ce n'est pas uniquement en grandes masses, comme à Weggis ou à Goldau, que s'opèrent ces déplacemens de matière. La montagne se délite çà et là par fragmens, et se décompose pour ainsi dire en détail. Aussi trouve-t-on assez fréquemment, sur les diverses pentes du Righi, des terreins qui ont changé de place du soir au lendemain, des arbres qui ont passé d'une colline sur une autre, et que leur propriétaire, étonné de ne pas les revoir où il les avait laissés la veille, retrouve dans le pré de son voisin; et ces jours-ci, j'ai rencontré sur le grand chemin d'Arth, tout un champ de pommes de terre tombé d'une hauteur considérable, et dans lequel le végétal, glissant sans désordre avec le sol, semblait être encore à sa place primitive. Je suis, etc.

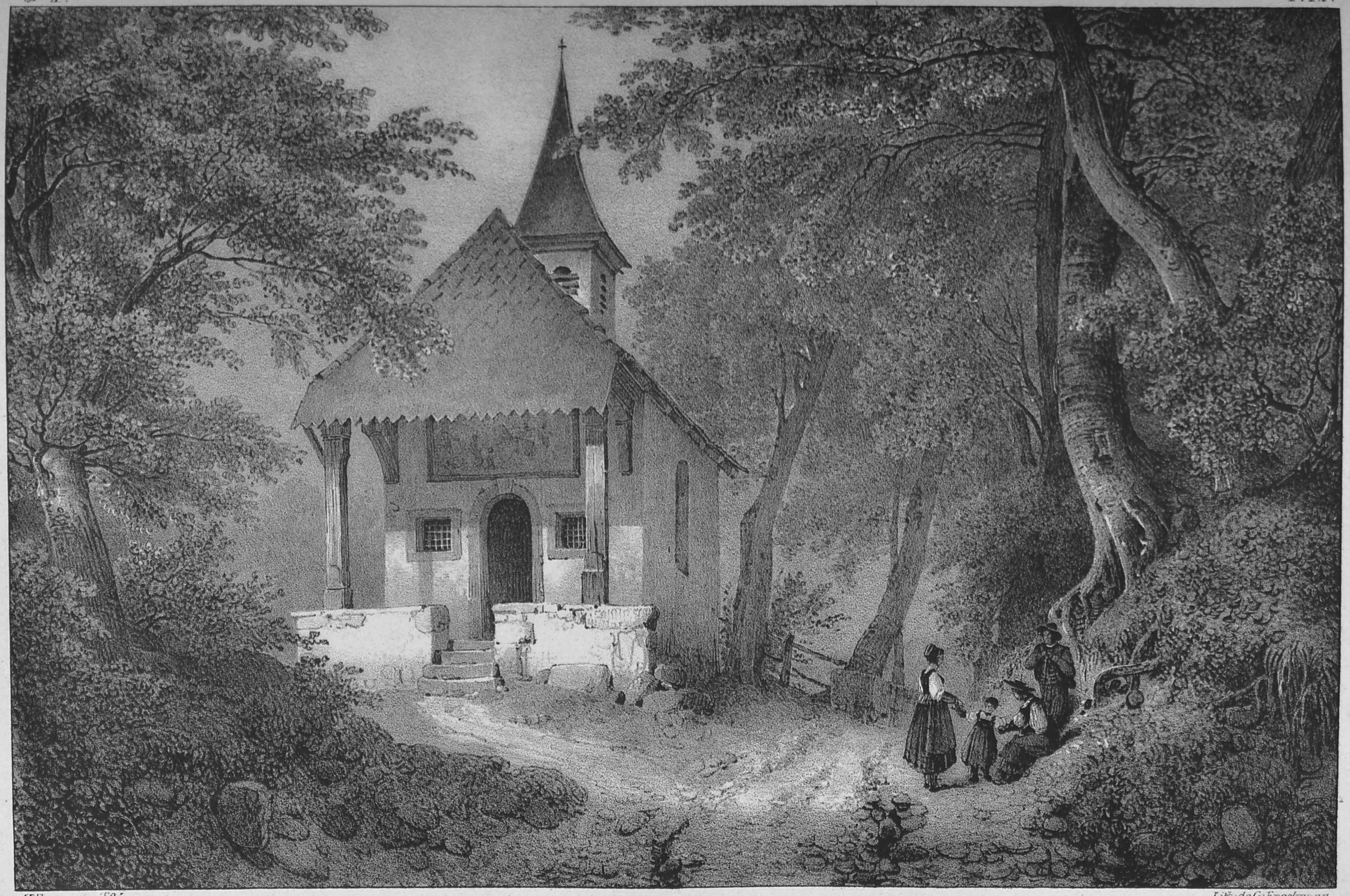
IXE LETTRE.

RIGHI-KULM.

A la Même.

C'EST bien des hauteurs du Righi que je vous écris cette fois, Madame; c'est du Righi-Kulm que je date ma lettre; et je voudrais que vous pussiez vous en apercevoir autrement que par cette date même. Mais quoi que je fasse, et quelques ressources que j'invoque à mon aide, je ne saurais vous donner une idée des magnificences dont je viens d'être frappé. Villeneuve a laissé reposer ses crayons, à mesure que nous gravissions la montagne, et j'ai moi-même laissé reposer ma tête, pour n'exercer que mes yeux et mes jambes. Il n'y a point d'art, il n'y a point de parole, qui puisse rivaliser avec l'étendue et la richesse du spectacle qui se découvre à chaque pas des dernières stations du Righi, et surtout au dernier degré de cette montagne, qu'on nomme le *Righi-Kulm*. C'est un panorama de plus de soixante lieues de diamètre, dont les premiers plans, encombrés d'un côté de montagnes colossales, communiquent de l'autre à des enchaînemens de collines sans nombre; dont la circonférence immense embrasse depuis la ligne éblouissante des Alpes du Tyrol jusqu'aux frontières de la France; et dont le centre est semé de villes, de lacs, de villages, avec une profusion qui en devient fatigante. On est étourdi, enivré de cette vue extraordinaire; et, dans le vertige qui vous gagne à la contempler, on se trouve trop à l'étroit sur un plateau assez large pour contenir cent personnes à l'aise. J'ai vu cependant, à cette place où je n'avais pas assez de toute ma tête pour admirer, un *fashionable*, armé d'une longue vue, comme s'il n'avait pas encore assez d'objets à voir, et une *lady* qui, sans rien regarder, couvrait de notes tout un souvenir; et je me suis fait presque un reproche d'avoir aperçu, dans l'immensité de ce spectacle sublime, ces deux ridicules personnages.

Au défaut du Righi même, je dois vous parler de la route que nous avons suivie pour y arriver. A partir de Weggis, le chemin monte d'abord par une pente douce, ombragée par de beaux arbres fruitiers, de noyers et de châtaigniers, qui deviennent de plus en plus rares, à mesure que l'on s'élève, et qui cèdent peu à peu le terrein aux hêtres et aux érables, jusqu'à ce que ces derniers se retirent eux-mêmes devant les sapins. Le chemin passe aussi lui-même par tous les divers degrés de la végétation, et se transforme, pour ainsi dire,



Villeneuve 1825.

Lith. de G. Engelmann.

CHAPELLE DE KÜNSNACHT

(Canton de Schwytz.

avec la nature. Il devient raide, escarpé et pénible, en proportion de l'élévation du sol, mais sans jamais être dangereux. La route est partout assez large pour rassurer l'œil même au bord du précipice, et assez commode pour être franchie même à cheval. Des rampes ont été établies dans les endroits périlleux; des ponts ont été jetés sur les ravins; la prévoyance suisse a été jusqu'à placer des bancs de repos ou de contemplation, dans les lieux où se découvre quelque beau point de vue, au voisinage de quelque source fraîche et limpide. Je ne désespère pas qu'on ne parvienne, avec le temps, à rendre cette route accessible aux voitures; et tel est le progrès de l'industrie, même en Suisse, qu'on pourrait bien un jour courir la poste sur le Righi; ce qui serait sans doute le chef-d'œuvre de la civilisation.

A peu près à mi-chemin, dans un endroit où la montagne coupée à pic borde un épouvantable précipice, on a bâti, sur une saillie de rocher, l'hermitage de Sainte-Croix. C'est à peine s'il s'y trouve place pour la chapelle et pour le hardi sentier, qui dessine, qui accuse, pour ainsi dire, les formes non moins hardies du roc auquel il est suspendu. Nous fîmes halte, pour prendre un croquis de ce sentier, qui paraît audacieux jusque dans le dessin de Villeneuve. Mais notre ami ne put saisir qu'un des points de l'immense tableau, qui change ici au détour de chaque rocher, et à chaque mouvement de terrein; en sorte que c'est à chaque instant un tableau nouveau qui recommence, ou le même qui varie à chaque pas. Du point où nous étions, déjà considérablement élevés sur la montagne, nous plongions dans le miroir du lac, qui déployait à nos pieds son vaste bassin et ses rives découpées; nous voyions les cîmes voisines de la Jungfrau et jusqu'aux sommets chenus du Saint-Gothard, se dresser déjà au-dessus des montagnes intermédiaires, et s'élancer dans le ciel sous mille formes hardies, sous mille attitudes variées. Nous pouvions, l'œil fixé sur ce tableau, en embrasser l'ensemble, sans être accablés de ses détails; nos yeux se familiarisaient par degrés avec la magnificence de la scène entière; et c'est ainsi que nous nous préparions, à chaque station du Righi, par des aperçus toujours plus étendus et par des jouissances toujours plus vives, à la vue qui réunit tout ce qu'on peut envisager, à l'impression qui réunit tout ce qu'on peut sentir.

Nous passâmes bientôt sur un pont, dont je ne vous dirai rien, Madame, attendu que vous le verrez dans le dessin de Villeneuve. Quelques pas plus loin, nous fûmes arrêtés par une énorme amas de rochers, au pied desquels il faut bien que vous consentiez à vous arrêter aussi vous-même. C'est en quelque sorte le portail colossal, par où l'on passe ici de la région de la verdure, à celle de la stérilité. Jusque-là, le chemin, même suspendu sur des abîmes, même tracé sur des rochers, n'avait point été complètement dépourvu d'ombrage, et la végétation, en se renouvelant sans cesse, n'avait pas paru s'épuiser. Mais ici elle

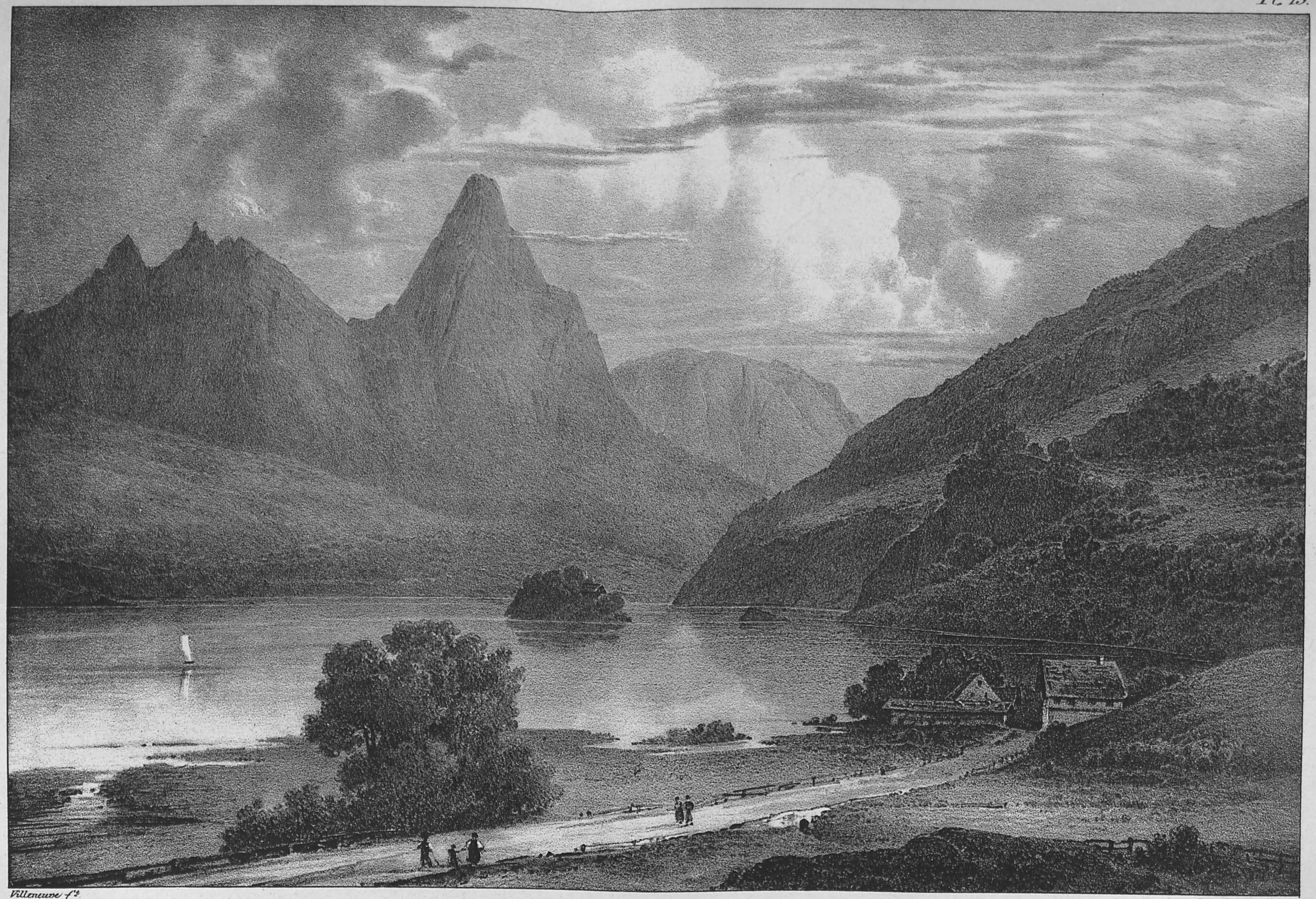
avorte et expire tout-à-fait ; et quelques faibles arbrisseaux marquent seuls de loin en loin les derniers efforts de la nature et les derniers signes de la vie. C'est donc ici l'entrée d'un nouveau monde, et le portail qui vous y introduit est digne de ce lieu sauvage par sa sauvage architecture. Il est formé de trois ou quatre énormes blocs de rochers, qui, en tombant du haut des monts, se sont placés de manière que l'un est resté suspendu entre les deux autres. C'est la nature seule qui a fait ici tous les frais de cette construction gigantesque ; l'homme a cru faire beaucoup, que de s'en servir ou même d'en approcher ; et vous croirez sans peine, Madame, que nous ne nous vîmes pas sans émotion sous cette voûte menaçante.

De là jusqu'au Kalten-Bad, où nous passâmes la nuit, nous n'eûmes plus qu'un trajet court et facile. Ce lieu doit son nom et l'affluence qui s'y porte, à une source d'eau minérale, excessivement froide, qui jaillit d'une fente de rocher, et qu'on recueille dans une mauvaise baraque de bois, au moyen de canaux tout délabrés. Deux baignoires, où l'on se jette tout habillé, suffisent à l'empressement des malades, dont le nombre paraît cependant considérable, à en juger d'après la quantité d'*ex-voto* qu'ont suspendus ici ceux des malades qui ont éprouvé la vertu salutaire de ces eaux ; et il est probable que ce n'est pas encore la majorité. Du reste, ici, comme dans la plupart des bains de la Suisse, l'on a laissé presque tout à faire à la nature. L'homme n'a pris aucun soin de lui-même ; et l'on n'y reconnaît tant soit peu une intention humaine, que dans un hommage rendu à la divinité. Une petite chapelle a été construite parmi ces rochers, pour recevoir les vœux et les offrandes des personnes pieuses, que la foi, aidée de l'eau minérale, a guéries de la goutte, de rhumatismes et de diverses autres maladies. De nombreuses inscriptions retracent de nombreux miracles opérés ici par cette double cause ; et il paraît qu'actuellement encore, à défaut de miracles, il s'y fait toujours assez de cures, pour entretenir la piété. Parmi ces inscriptions, il en est une qui retrace l'aventure de trois jeunes et jolies sœurs, qui, du temps de l'empereur Albert d'Autriche, vinrent se réfugier en ce désert contre les coupables poursuites d'un baillif, et qui y moururent en odeur de sainteté. Ces sortes de légendes, qu'on retrouve en beaucoup d'endroits de ce pays, sous des formes toujours nouvelles, n'ont pas seulement l'avantage de donner à chaque site un intérêt romanesque, d'imprimer, pour ainsi dire, à chaque rocher une intention, une idée morales ; elles ont encore ici un but patriotique. Ce sont toujours des baillifs autrichiens qui y figurent ; et le sentiment de la liberté se fortifie ainsi, au souvenir des anciens excès, dans le sein de la dévotion même. Du reste, que ces traditions soient vraies ou fausses, qu'importe ? Ce peuple se maintient dans sa liberté par des fables, et se venge de ses oppresseurs par des légendes : avons-nous donc beaucoup de vérités qui vaillent ces fictions-là ?

Les autres stations du Righi, dont j'aurais à vous parler, Madame, se recommandent par ce double motif d'intérêt. C'est toujours la religion et la liberté qui les consacrent; et l'idée de Dieu s'y associe toujours à l'image de Guillaume Tell. L'hospice de Notre-Dame-des-Neiges, où nous avons couché le second jour de notre voyage au Righi, ne reçoit pas de pélerin qui n'ait commencé ses dévotions dans la chapelle de Guillaume Tell, bâtie au pied de la montagne, et qui n'ait envisagé de loin les restes du château de Gessler. N'est-ce pas quelque chose de touchant que de voir, après plus de cinq siècles, tout un peuple reconnaissant s'incliner sur le berceau de sa liberté, et prier Dieu, sur l'autel consacré à un héros, à la vue de l'asile détruit d'un tyran? Quoi qu'on en puisse dire, cette religion-là en vaut bien une autre; et si c'est de la superstition que ces illusions d'un peuple libre, j'attends, pour les condamner, que la philosophie se produise aux mêmes œuvres. Je suis, etc.

N.° 13

Tour de Gessler à Künsnacht.



Villeneuve ft.

Lith. de Engelmann.

VUE DES MYTHEN DE SCHWYZ ET DU LAC DE LAUWERTZ.

(Canton de Schwyz.)

X.E LETTRE.

Schwyz, 27 Juillet.

A Madame Lebrun.

Nous étions venus coucher au bourg de Küssnacht, sur la rive du lac des Quatre Cantons et au pied même du Righi. Delà, lorsque le ciel est pur et serein, la superbe montagne se découvre dans toute son étendue et se mesure de sa base à son sommet avec une telle précision, que l'on distingue à la vue simple l'auberge du Righi-Staffel et l'observatoire du Righi-Culm, et que l'on peut, à l'aide d'une lunette, compter jusqu'aux personnes qui s'y promènent. Bien des gens pourraient ainsi, sans fatigue et sans effort, se procurer à Küssnacht le plaisir de voyager sur le Righi. On n'aurait, à défaut de bonnes jambes, besoin que d'un bon télescope, pour savoir ce qui s'y passe; il ne faudrait ensuite qu'un peu d'imagination aidée de quelques gravures, pour se figurer ce qu'on y voit; et ce serait une manière si commode de gravir les montagnes, sans sortir presque de sa voiture, que je ne serais pas surpris, par le progrès toujours croissant de l'industrie, de voir quelque jour une relation du Righi, écrite de Küssnacht, presqu'aussi véridique que si elle était datée du Righi même.

A partir de Küssnacht, nous suivîmes un chemin creusé dans l'isthme qui sépare les deux lacs de Lucerne et de Zug. C'est ce fameux sentier que prenait Gessler et son escorte, pour rentrer dans son antre, lorsqu'il fut atteint, à l'endroit le plus couvert, par la flèche invisible de Tell. Vous avez pu, Madame, vous faire une idée juste de ce site, d'après le dessin de Villeneuve. C'est encore aujourd'hui un profond ravin, couvert d'un dôme de verdure, comme au temps où s'y passa l'acte le plus fameux de la délivrance de la Suisse. De vieux arbres y portent presque sur leurs rameaux blanchis et sur leurs troncs séculaires le millésime de 1308; et il semble que la nature s'y reproduise chaque année sous les traits et avec les couleurs du XIVe siècle. L'impression religieuse qu'on y porte, ajoute à cette obscurité sauvage du lieu, je ne sais quoi d'imposant, qui la rend encore plus solennelle; et en retrouvant la scène telle qu'il convient à l'histoire, on se sent plus pénétré de la vérité de l'his-

toire même. Pourquoi faut-il que sur ce théâtre d'une action éternisée dans les fastes de la Suisse, la main des Suisses eux-mêmes travaille à détruire, avec le principal caractère du site, la principale autorité de la tradition qui s'y rattache ? J'ai vu des gens occupés en cet endroit à combler le ravin, à niveler le sol, à applanir le chemin, comme s'il s'agissait ici d'une route ordinaire, et comme si l'on ne devait plus songer, dans un lieu consacré par la liberté des Suisses, qu'à la commodité des voyageurs ! On abat des arbres, qui ont peut-être ombragé Guillaume-Tell, pour que la voiture du riche fastueux et de l'indolent dandy roule avec plus de vitesse sur ce sol classique et sur cette terre généreuse. On écarte, comme des obstacles, sous les pas du vulgaire étranger, ces sacrés témoins de l'indépendance nationale; on arrache du sol même qui les recèle, les racines de la foi de tout un peuple ; et que ne peut-on de même niveler toute la Suisse et applanir jusqu'aux Alpes, pour que l'opulence en landau et la sottise en calèche se promènent sans empêchement au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre, et pour que le luxe de la nature s'abaisse sous celui de la Banque ! Quel travail digne des mains d'un peuple libre, que de rendre partout son pays plus accessible à l'or qui le corrompt ! et quel hommage, digne des lumières d'un siècle industriel, que le front des Alpes humilié devant un colosse de la finance !

J'eus besoin de retrouver à son antique place la chapelle de Guillaume-Tell, pour perdre, dans les généreux souvenirs qui s'y conservent, l'amer sentiment que j'y portais. Mais qui sait si cette chapelle même ne disparaîtra pas bientôt sous le marteau, comme les arbres qui l'ombrageaient tombent sous la cognée ? Au fait, une fabrique d'étoffes rapporte plus qu'un lieu de prières, et une manufacture vaut mieux qu'une chapelle. En attendant qu'il se débite ici du drap ou de la toile, j'ai vu de braves gens venus de plusieurs lieues à la ronde, qui s'y agenouillaient dans un pieux recueillement, et qui, semblables à ce soldat aiguisant son sabre sur le mausolée d'un grand homme, se relevaient plus fiers et plus dignes d'être libres; et en les voyant, je me suis dit : il ne faut pas désespérer des Suisses, tant que la liberté conservera chez eux tous les monumens de son culte, et tant que resteront debout tous les temples qu'elle y a fondés, les chapelles dédiées à son nom, et les Alpes qui sont aussi ses sanctuaires.

Le chemin que l'on suit depuis Immensee, au bord du lac de Zug, jusqu'à Art, toujours sur la rive de ce lac et à la base du Righi, est si beau et si uni, qu'il m'a presque causé de l'humeur. Je ne puis m'habituer à voir le char de l'étranger sillonner avec la rapidité du trait, le rivage de ces lacs, antiques gardiens de la liberté helvétique. Je ne puis me faire à cette facilité de parcourir la Suisse en tout sens et en toute hâte, ainsi que ces pays, où tout est plat, le sol comme le caractère national, où tout est de niveau, les

Willemenot fec. ex Viguier par F. Adam.

MAISON AUX ENVIRONS DE SCWYZ.

(Canton de Schwyz.)

campagnes et les mœurs. Je ne fus arrêté un seul moment sur toute cette route, que dans l'endroit où était tombé la veille ce champ de pommes de terre, dont je vous ai parlé, Madame, dans une lettre précédente. Je reconnus la Suisse à cet éboulement, et en voyant l'ombre entière du Righi qui se plongeait dans le lac de Zug, j'achevai de me convaincre que j'étais bien véritablement en Suisse, tout en cheminant sur la chaussée de Versailles.

Art est un des plus grands et des plus beaux villages du canton de Schwyz; les maisons en sont vastes, presqu'autant que les hôtels de nos financiers; et cependant ce ne sont que des habitations de paysans; mais ces paysans sont des citoyens, et la vieille liberté suisse aime à mettre ses enfans à l'aise, comme la liberté nouvelle qu'on voudrait y substituer, se plait à entasser les siens dans des comptoirs ou dans des caves. Cette étendue et ce luxe extérieur des maisons d'Art me frappèrent d'autant plus, que ce bourg fut un de ceux qui souffrirent le plus de la fatale invasion de 1798. Occupé à plusieurs reprises par les troupes françaises, Art perdit, avec les armes de sa liberté actuelle, jusqu'aux monumens de sa liberté antique. Les vieilles hallebardes de Sempach, les piques rouillées de Morgarten, furent livrées aux flammes, comme des instrumens de la révolte; on en jeta la cendre dans le lac, comme si cette cendre même pouvait devenir séditieuse. Ce ne fut qu'au péril de sa vie, qu'un habitant d'Art, vingt-unième descendant d'un des braves de Morgarten, parvint à sauver deux lances héritées de ses ancêtres comme un trophée de cette journée fameuse; et peu s'en fallut, que, dans le cours de cette expédition républicaine, on n'exterminât jusqu'à des noms historiques, coupables de s'être transmis pendant cinq siècles dans des familles de pâtres. Ce fut à de tels exploits qu'on employa le courage de nos soldats; leurs bras furent occupés à détruire de vieilles armures, objet de la vénération des antiquaires. Mais on assure qu'en s'éloignant d'Art, ils y laissèrent un hommage plus digne d'eux, l'aveu que, parmi tant de victimes, ils n'avaient pu trouver ni un espion, ni une maîtresse.

Je devrais vous demander pardon, Madame, de toutes les digressions dont mes lettres sont semées, si ces écarts mêmes n'avaient pas quelque rapport avec le sujet de ces lettres. C'est qu'en effet, Madame, je ne puis écrire que comme je sens, ou plutôt que comme je voyage. Mon récit ressemble au pays que je traverse; tantôt dans un abyme, et tantôt au-dessus des nues, mon stile s'élève et s'abaisse, à raison de la route que je suis; il change de forme et de couleur, suivant la nature des lieux. J'étais tout-à-l'heure dans un beau village, au bord d'un lac charmant, entouré de la végétation la plus riante, et voilà, qu'à peine sorti de ce délicieux paysage, je me trouve dans un effroyable chaos, au milieu des ruines de Goldau, où les débris de toute une montagne ont enseveli tout un village, où chaque

pierre couvre un sépulcre, et chaque rocher forme un mausolée. J'ai pressé ma marche, en traversant ce champ de mort; j'étais ému, comme si je ressentais sous mes pas la secousse de la montagne prête à s'ébranler de nouveau; j'osais à peine étendre ma vue autour de moi, comme si je n'avais à découvrir, dans ces rochers à peine assis, que des tombes encore ouvertes. Mais en relevant la tête, j'aperçus, sur un de ces rochers, un peintre établi là comme dans son atelier, et qui, l'œil alternativement fixé sur ces ruines et sur son pupitre, semblait se complaire à la fois dans son sujet et dans son ouvrage. Je continuai ma route, et j'eus bientôt perdu de vue, Goldau et ses ruines, et l'artiste et son tableau.

Me voici maintenant au bord du lac de Lauwerz, et tandis que Villeneuve est occupé à en prendre une vue, qui me dispensera de vous en faire une description, je parcours sa rive solitaire, presqu'au niveau de son onde, et, comme ces rochers du Righi qui s'y baignent, je me plonge dans les images que je vois à chaque pas s'y produire et s'y confondre.

J'ai devant moi le Mythen, dont les deux cîmes découpées, semblables à deux mitres épiscopales, se dressent au-dessus du bourg de Schwyz, et dont l'ombre s'étend presque jusqu'au lac, miroir de toute la contrée qui l'environne. Mais j'aperçois une petite île sans nom qui offre à peine la place suffisante pour contenir une cabane et une famille de paysans, et tout près, une autre île un peu plus grande, celle de Schwanau, que couronne une vieille tour, reste d'un château depuis long-temps détruit. Une femme, debout sur un rocher, a rencontré un de mes regards; à ce regard prolongé, à mon attitude immobile, elle s'est douté d'une intention que je n'avais point encore, et en un instant sa barque légère est près de moi. Je m'y place à ses côtés, et j'aborde sous sa conduite au pied de la ruine, où cette femme, marchant devant moi, écarte sous mes pas les plantes parasites et les arbustes sauvages dont le rocher est couvert. Que n'étiez-vous ici, Madame, en présence d'une de ces ruines que vous aimez tant, avec vos crayons qui ne vous quittent jamais, et avec votre imagination qui les colore encore en les guidant! Je n'aurais qu'à vous regarder peindre, pour m'inspirer à la fois de votre modèle et de votre ouvrage; mais j'étais seul, ou du moins je me croyais seul. Je contemplais en silence ce monument des vieux âges, qui semble se pencher vers le lac, comme pour y chercher une dernière fois son image; je rappelais dans ma mémoire les traditions qui le concernent, et je m'enfonçais par la pensée dans le siècle qui l'a produit, lorsque cette femme qui jusqu'alors avait imité mon silence et partagé mon émotion, prit la parole et me fit à-peu-près le récit que vous allez lire, et que je connaissais déjà, mais que je me gardai bien d'interrompre; il est si doux d'appren-

Villeneuve, fe Lith. de Engelmann.

VALLÉE DE LA MUOTTA

(Canton de Schwyz.)

dre ce que l'on sait, aux lieux mêmes où l'on va s'instruire des choses passées, et d'entendre, sur les ruines qu'on interroge, le langage de la tradition vivante!

« Ce château que vous voyez, me dit-elle, était autrefois la demeure d'un noble dévoué » aux Hapsbourg, et d'un satellite de Gessler. De cette tour, protégée par les rochers et » par les flots, il étendait impunément son brigandage sur tout le pays, rançonnait les » hommes sans armes et enlevait les femmes sans défense. Un jour, il surprit de cette » manière une jeune paysanne d'Art, et la transporta dans son antre, où elle devint la » victime de sa brutalité. Mais cette infortunée avait deux frères qui surprirent à leur tour » l'infâme ravisseur, l'égorgèrent et jetèrent son affreux cadavre dans le lac; puis, effrayés » de leur vengeance, comme d'un attentat, coururent se mettre sous la protection de leurs » frères de Schwyz. Alors, la mesure de l'oppression était comblée dans toutes les Wald- » stettes, et l'heure de la délivrance allait sonner. Le 1^er^ janvier de l'an 1308, jour fatal » à tous les châteaux, les hommes de Schwyz vinrent attaquer ce fort, le prirent, le dé- » molirent, et ne laissèrent subsister que la tour du centre, comme un monument éternel » du crime et de la vengeance. Elle est encore debout, ajouta-t-elle en élevant la voix; » vous la voyez cette tour fatale; mais tout n'est pas fini, dans ce monde-ci, non plus » que dans l'autre, entre l'assassin et la victime. Une fois chaque année, à l'heure de » minuit, un coup de tonnerre se fait entendre, des cris affreux remplissent la vieille tour, » et les flots et les rochers eux-mêmes en tressaillent jusqu'au fond de l'abyme. Une » jeune fille vêtue d'une robe blanche, pâle, échevelée, poursuit, une torche à la main, » sur le faîte des murs, un guerrier qui cherche à l'éviter, et qui fuit de créneaux en » créneaux, jusqu'à ce que, pressé dans son dernier refuge, il se précipite en hurlant dans » le lac où il s'engloutit. Alors le fantôme satisfait et vengé disparaît jusqu'à l'année » suivante. »

N'êtes-vous pas émue, Madame, de ce récit ingénu fait par une bouche plus simple encore, et qui cache sous les formes d'un merveilleux grossier comme le pays même, une leçon grave et salutaire? C'est ainsi que, par toute la Suisse, la liberté se sert de tous les souvenirs pour imprimer plus profondément ses droits, et que la superstition elle-même s'y rend digne du respect des peuples, en embrassant la cause des mœurs. La voix de la tyrannie détruite et le cri de la nature outragée sortent ici pour ainsi dire de chaque pierre et retentissent à chaque pas; ici, les ruines mêmes sont éloquentes, les tombeaux ont une âme, et les rochers un langage; et la religion et la liberté n'ont ainsi mis en jeu toutes les puissances de la nature, que pour rendre plus sacrés tous les droits de l'homme et du citoyen. Je suis, etc.

XI.e LETTRE.

CHALET DE RICHISAU, 28 juillet.

A la Même.

J'AVAIS rejoint Villeneuve au moment où il achevait un charmant croquis du lac de Lauwerz, et nous reprîmes ensemble notre route, le long du bord méridional de ce lac, par un sentier quelquefois si resserré entre les rochers et la vague qui les humecte, qu'à peine il y a place pour deux personnes de front. Les beautés pures et tranquilles de ce paysage sont du nombre de celles qui se sentent, beaucoup mieux qu'elles ne se peignent ou ne se décrivent. Elles s'impriment dans l'âme, bien autrement que sur le papier, et il semble que l'on en jouisse d'autant plus, qu'on peut moins les rendre. Notre ami voulut pourtant essayer de donner un pendant à son premier tableau, et dessiner le lac de Lauwerz, sous un autre point de vue, et de l'extrémité opposée. Je pris donc encore une fois les devants, et j'entrai dans la campagne de Schwyz. C'est une vaste pelouse toute couverte d'arbres fruitiers, semée de maisons rustiques, au dehors desquelles brille l'aisance des maîtres, et où l'on n'aperçoit nulle part de traces de haies et de clotures. Il semble que tout ici soit une propriété commune, en même temps que tout y annonce dans les moindres détails l'amour et le soin de la chose privée. La liberté y offre comme tout le reste un air agreste et un caractère pastoral; et c'est une vraie république de pâtres, que ce canton de Schwyz, dont la capitale est un bourg au milieu d'un immense verger.

Je n'ajouterai rien à la description que j'ai donnée de Schwyz dans mon premier voyage. Car si les impressions qu'on reçoit des lieux, se renouvellent en les revoyant, on ne saurait de même retrouver, pour une chose déjà décrite, des expressions et des couleurs nouvelles. Après une nuit passée à Schwyz chez le premier magistrat de la république, c'est-à-dire à l'hôtel du Grand-Cerf, nous avons pris ce matin la route du Mutta-Thal, de cette vallée célèbre entre toutes les autres par les combats que s'y sont livrés les Russes et les Français. Nous cherchions sur ce théâtre d'exploits à jamais mémorables, Villeneuve, des paysages, et moi, des souvenirs. Mais le temps a déjà recouvert toutes les traces de ces grands faits-d'armes; c'est à peine s'il en reste quelques-unes dans la mémoire de l'habitant, et le nom même de Souwarow, oublié presque dans le pays, ne résonne plus que dans l'histoire. Notre ami ne fut guère plus heureux dans

l'objet de sa recherche. Après un quart-d'heure de marche dans la gorge étroite qui forme l'entrée du Mutta-Thal, nous ne trouvâmes plus, à l'endroit le plus resserré, que la place du pont de pierre, qui fut ensanglanté par un combat si opiniâtre. Ce pont a disparu tout entier dans la lutte où tant de héros succombèrent; entraîné dans le même désastre, il s'est enseveli dans le même abyme, et la Mutta, enflée de sang, roula ses débris confondus avec des cadavres. Il ne reste plus de ce pont que quelques pans des murs de ses culées attachés aux rochers qui le soutenaient. Un nouveau pont de bois a été construit au-dessus de l'abyme. Mais ce pont, couvert d'un toit, cache la vue du précipice, et les arbres touffus qui l'ombragent des deux côtés n'en laissent même pas entrevoir la profondeur. Il semble que la nature outragée en cet endroit ait voulu cacher de ses propres mains les atteintes qu'elle y a reçues. Le torrent se dérobe à l'œil entre les rochers qui l'encaissent; les rochers eux-mêmes disparaissent sous la verdure qui les couvre; et le pont, monument de deuil et d'effroi, se voit à peine quand on le traverse. Il nous fut donc impossible de rien faire en cet endroit. Nous ne pûmes trouver nulle part assez d'espace pour dessiner, dans un lieu où deux armées avaient trouvé le moyen de se détruire; et ce regret, ajouté dans notre âme aux tragiques impressions dont elle était remplie, nous suivit long-temps après que ce site même avait disparu à nos regards.

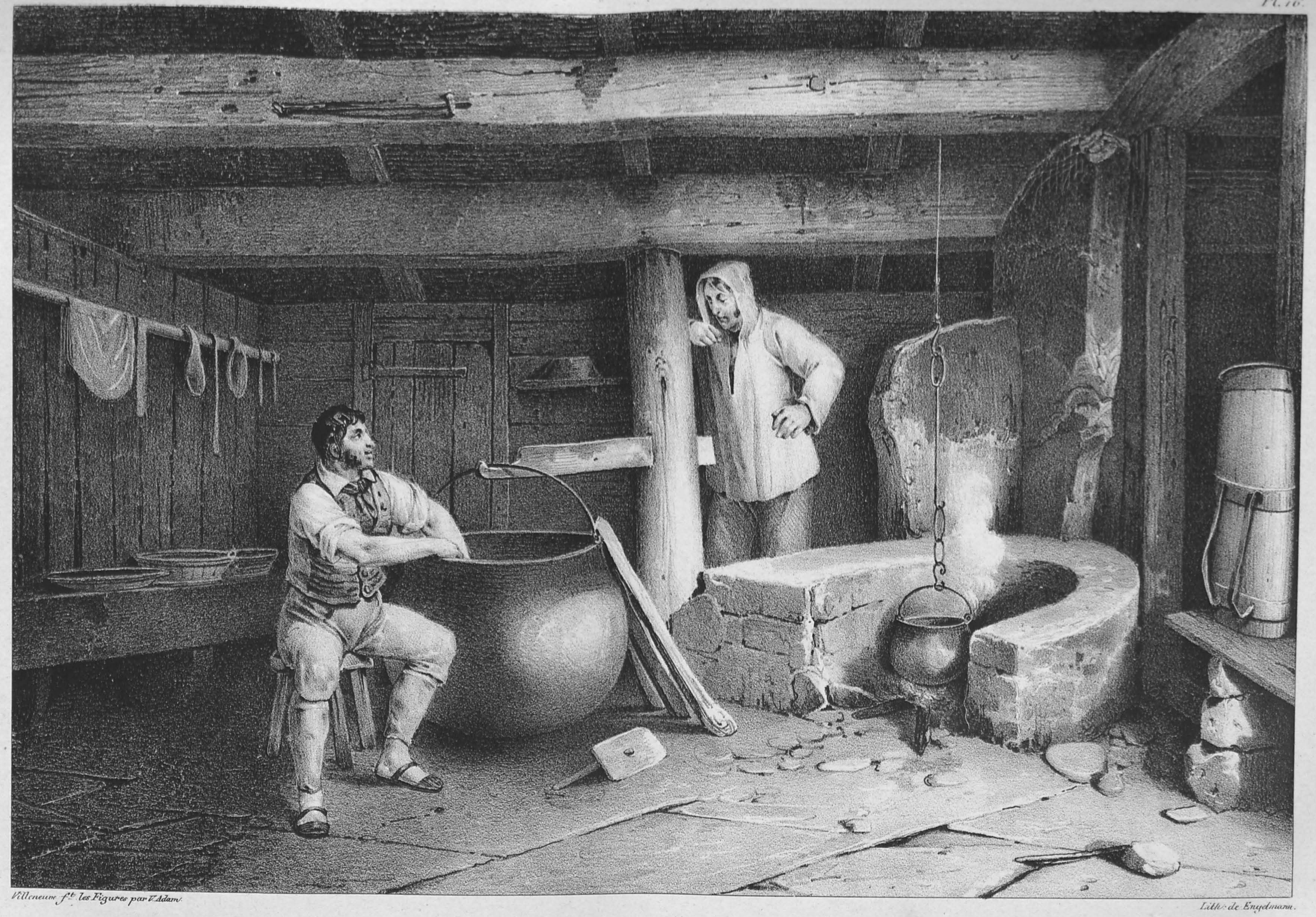
Un peu au delà de ce pont, la vallée commence à s'élargir de nouveau, et le paysage s'embellit à mesure que la nature se dilate. On chemine bientôt au travers d'une pelouse unie comme un tapis, sur la fraîche verdure duquel la Mutta, paisible et presque immobile, déploie un large ruban d'argent. Partout, une végétation riche et brillante rejouit la vue, et des montagnes d'une belle forme encadrent partout le paysage.

Immédiatement au sortir du village de Mutta, que nous ne fîmes que traverser, on commence à monter le Pragel, par une rampe très-fatigante, formée de degrés irréguliers, et de quartiers de roc rapprochés comme au hazard. Après une heure de cette ascension pénible, on traverse, sur des pentes quelquefois très-rapides, des prairies presque aussi marécageuses que si elles étaient en plaine; et l'on est surpris d'enfoncer le pied dans des eaux stagnantes, en gravissant des montagnes. On ne voit plus des deux côtés de la route que des rochers décharnés, le long desquels descend à de rares intervalles quelque mince filet d'eau. L'immense ruine de toute une montagne écroulée, vis-à-vis de laquelle on chemine, attriste encore pendant long-temps la vue du voyageur. De momens en momens la contrée se rembrunit, la végétation cesse, et la nature, comme épuisée, ne cache plus sa décrépitude qu'à l'ombre de sapins maigres et chétifs, aux rameaux desquels pendent, comme des lambeaux de crêpe, des franges d'une mousse noirâtre. On arrive ainsi au sommet du passage

où rien ne dédommage de la fatigue de la route. D'énormes rocs dentelés se dressent sur le fond du ciel, et un noir abyme s'ouvre sous vos pas. Mais point d'arbres ni de verdure; et çà et là quelques plaques de neige, faibles indices de la nature expirant sous les frimats.

Nous ne fîmes qu'une courte halte sur cette hauteur, où rien de grand ne s'offrait à nos crayons, où l'influence des lieux, plus puissante que l'élévation du sol, ne se faisait sentir que par une impression profonde de tristesse. Nous nous hatâmes de redescendre, par le revers opposé de la montagne, afin de nous alléger à la fois et du poids de cette impression et de celui de la fatigue. Peu à peu cependant la végétation se ranime, l'aspect des lieux, sans cesser d'être sauvage, devient plus pittoresque; et, près d'une source fraîche qui s'échappe à côté du sentier, en face de l'Ochsenstock, qui dresse avec fierté sa cime pyramidale, nous trouvâmes enfin une station commode pour prendre une vue et un repas. En un moment, nous eûmes dressé nos tentes, c'est-à-dire, étendu nos parasols, et Villeneuve eut bientôt achevé un croquis de notre petit campement, qui vous y rendra présente, Madame, comme si vous y assistiez en effet. Vous y retrouverez le site, et nous-mêmes, et la nature, prise sur le fait, et comme au moment de son réveil; et s'il pouvait y manquer quelque chose encore du côté de la couleur, vous y supplériez par votre imagination bien mieux que par mes paroles.

Un orage qui se préparait nous força malheureusement de ployer bagage, bien plutôt que nous ne l'aurions voulu; et nous eûmes à peine fait quelques pas, qu'une pluie abondante vint nous envelopper de toutes parts. Dès ce moment, nous ne vîmes plus, nous ne marchâmes plus. Entourés d'un voile humide, nous ne fîmes plus que glisser sur un sol imbibé de sources, que la pluie qui tombait par torrens, détrempait encore davantage. Le terrein est si marécageux, bien qu'en une pente très-rapide, qu'on n'y marche le plus souvent que sur des morceaux de bois placés en travers du sentier. Il nous fallut descendre par cet incommode escalier, l'espace d'environ une lieue; et ce fut là sans contredit la partie la plus maussade de notre voyage. Nous arrivâmes enfin au chalet de Richisau, situé au pied même du Pragel, et d'où nous avons l'espoir de faire demain, par un temps plus favorable, une excursion plus heureuse, dans le célèbre vallon du Klœnthal. En attendant, nous n'avons ici, pour passer la nuit, que la couche du chalet, c'est-à-dire un peu de foin étendu dans un coin de la grange. Mais ce foin est si sec et si parfumé; mais le foyer brillant qui nous a reçus d'abord, nous a si bien remis de nos fatigues; et par-dessus tout, l'accueil bienveillant du maître, a si bien pourvu à nos besoins, que nous pouvons nous promettre, à la suite d'une nuit excellente, une journée délicieuse. Villeneuve a déjà ressaisi ses crayons, pour fixer l'image du toit qui nous reçoit et celle de l'hôte qui nous y accueille; et quoique l'hospitalité ne soit pas une vertu dans ces montagnes, je m'aper-



Villeneuve ft. les Figures par V. Adam.

Lith.e de Engelmann.

INTÉRIEUR D'UN CHALET DANS LE KLOETHAL.

(Canton de Glarus.)

çois, au plaisir qu'il prend à voir ce dessin, que la reconnaissance du moins en est une à ses yeux. Je dois aussi de mon côté acquitter ma dette envers notre hôte; mais je n'ai pour cela d'autre moyen que de vous nommer ce brave homme, Rod. Galatin de Glarus. Encore ignorera-t-il toujours ce simple hommage que je lui rends, et jusqu'au tendre souvenir que je lui conserve. Heureux toutefois, heureux, ces hommes de la nature, dont ce vain bruit, que nous appelons la renommée, ne peut percer la solitude, pour qui la gloire même est sans échos, et dont la vie, cachée dans le désert, demeure impénétrable aux vertus, comme aux vices de notre monde! Je suis, etc.

Villeneuve f.t

Lith. de Engelmann.

VUE GÉNÉRALE DU KLONTHAL,

(Canton de Glarus.)

XII.e LETTRE.

CHALET DE RICHISAU, 29 Juillet.

A Madame Lebrun.

Nous nous étions couchés hier au milieu du brouillard, mais au sein de l'espérance. Nous nous flattions de retrouver le lendemain à notre réveil la nature dégagée de ces vapeurs jalouses qui s'interposaient entre elle et nous; et il nous semblait qu'un culte aussi sincère d'adorateurs venus de si loin, pour la contempler dans son sanctuaire, méritait bien qu'elle s'y montrât à nos regards, sans voiles, comme sans témoins. Jugez, Madame, quelle a dû être notre douleur, lorsqu'au premier rayon du jour, nous nous sommes vus plongés dans un brouillard encore plus épais, que la veille! Nous n'étions pas sortis de notre couche, que déjà ce brouillard, pénétrant à travers les larges fentes de notre grenier, répandait autour de nous, et entre nous-mêmes, ses ténèbres visibles et presque palpables. La facilité qu'on a partout ailleurs, de voir à travers ces fentes comme par une fenêtre, ne nous servait ici de rien; car nous ne pouvions seulement apercevoir les arbres placés à dix pas de nous; ensorte qu'enfermés comme nous l'étions au chalet, nous voyions notre chalet même enfermé comme dans une boîte de vapeurs. Cependant, nous espérions encore que le soleil dissiperait ces nuages, et nous faisions des vœux ardens pour qu'il déployât en notre faveur toute la puissance de ses rayons; mais notre espoir fut vain et nos vœux inutiles. Nous eûmes le chagrin de voir cet épais et vaste rideau rester baissé pour nous toute la journée. Seulement, de temps à autre, il s'en levait un coin, ou il s'y faisait une trouée, qui nous laissait entrevoir quelques petites portions du Cloenthal, comme si la nature elle-même eût voulu irriter encore notre curiosité par ces demies-confidences, et nous faire un tourment des désirs qu'elle provoquait par ces révélations incomplètes.

Il fallut donc chercher, dans le chalet et en nous-mêmes, quelques moyens de passer le moins tristement possible cette longue et maussade journée. Nous avions déjà une excellente ressource à cet égard, dans le caractère de notre hôte, ce bon Rodolphe Galatin, dont je vous ai parlé, Madame, dans une lettre précédente. Ce brave homme employa tous ses soins à nous distraire, et ce fut en nous occupant de lui, de la vie qu'il

mène au chalet, et des soins et des travaux qui la remplissent. Nous avions là sous les yeux un parfait modèle de la vie pastorale, et nous n'avions rien de mieux à faire, que de l'étudier. Villeneuve en profita pour achever le portrait, commencé la veille, de notre hôte et de son habitation ; et quoique ce portrait s'annonce et s'explique assez de lui-même, pour n'avoir pas besoin d'un commentaire, vous permettrez, Madame, que j'ajoute quelques détails aux traits de Villeneuve ; c'est le seul moyen que j'aie de m'occuper moi-même, quand tout est occupé autour de moi ; et c'est d'ailleurs la meilleure ressource que je puisse avoir contre l'ennui, que d'écrire, et surtout que d'écrire à vous.

Notre attention ne pouvait guère avoir d'autre objet, que celui qui remplit toute la journée, et presque la vie entière de notre hôte, je veux dire la fabrication du fromage : c'est aussi là le principal objet du dessin de Villeneuve. Mais notre ami n'a pu fixer dans ce dessin que le lieu de la scène, les personnages, et les accessoires ; il y manque le développement et le progrès de l'action, et c'est à quoi je vais suppléer. Vous saurez donc, Madame, qu'au dessus du vaste foyer, qui remplit une grande partie de l'aire du chalet, s'élève, suspendu à une potence mobile, un énorme chaudron où nous vîmes notre hôte verser tout le lait que ses vaches venaient de déposer entre ses mains, puis, lorsque ce lait eût été porté à un degré de chaleur convenable, le retirer du feu, en y versant une liqueur propre à le faire cailler. Le lait, ainsi converti en une masse coagulée, qui se fendait et se divisait d'elle-même en une multitude de morceaux, il s'agissait d'en exprimer le petit lait ; cela fait, notre hôte se mit à pétrir cette masse en une grosse pelotte, la retira du chaudron, puis la porta sous une presse de bois, afin d'en extraire ce qui pouvait y rester encore de liquide superflu. Vous verrez l'appareil de cette presse dans le dessin de Villeneuve, et vous en suivrez mieux, Madame, le détail des opérations que je viens d'indiquer. Sorti de la presse, le fromage a déjà acquis une consistance, à laquelle il ne manque plus que la forme qu'on veut lui donner, pour compléter l'œuvre de tout point. C'est par cette dernière opération que nous vîmes, vers la fin du jour, notre hôte terminer sa tâche ; en sorte que pour ces bergers des Alpes, le fromage s'achève régulièrement en même temps que la journée ; et qu'ils pourraient presque compter le nombre de leurs jours, par celui de leurs fromages.

Voilà sans doute une existence tout-à-la-fois bien simple et bien remplie. Dans le cours de ces travaux, qui se renouvellent toujours de même, et qui se succèdent toujours dans le même ordre, notre hôte n'eut encore que des distractions du même genre. Deux fois, le jour, aux mêmes heures, nous le vîmes sortir sur le seuil du chalet, appeler, chacune par leur nom, ses vaches éparses dans la prairie qui l'environne, recevoir ainsi successivement le tribut qu'elles s'empressaient de lui apporter, et les congédier, après les avoir caressées de la voix et de la main. Voilà toutes les occupations de ces bergers ; voilà tous leurs plaisirs ;

et en voyant celui-ci, gai, vif, alerte et dispos, dans une solitude ainsi peuplée d'animaux qui l'aiment et qui le nourrissent, sans souci de l'avenir, sans regret du passé, et jouissant, au sein d'une condition libre et pure, d'une humeur et d'une santé toujours égales, qui de nous deux, Madame, était en droit de porter envie à l'autre ?

L'idée que j'ai voulu vous donner du genre de vie de ces bergers, ne serait pas complète, si je ne vous disais aussi quelques mots du repas que nous servit notre hôte. Vous vous doutez bien pourtant que dans une circonstance aussi solennelle, ce brave homme dut déployer tout son savoir-faire, et mettre tous ses soins à nous traiter de son mieux. Ce n'est donc pas l'ordinaire du chalet que nous pouvons nous flatter d'avoir connu dans cette courte résidence, mais bien ce qu'il y a de plus exquis dans la bonne chère pastorale, et de plus friand dans la cuisine des Alpes. Notre hôte nous servit d'abord un mets, au seul nom duquel tout son visage pétillait de joie et d'orgueil, ce qu'il appelait un *fanz*, espèce de gateau fait avec du beurre, de la farine et du petit lait. Notre second service consistait en un *sufi*, mets aussi fort délicat, dans la composition duquel nous ne pûmes bien distinguer que le petit lait qui y domine. Nous eûmes ensuite à discrétion de la crême excellente et du beurre frais, comme on n'en trouve que dans les Hautes-Alpes ; et il n'eût tenu qu'à nous de nous extasier, à l'exemple de notre hôte, sur le luxe de notre table. Nous rendîmes du moins à son hospitalité ce qu'il avait droit d'attendre de notre savoir-vivre ; nous trouvâmes tout ce qu'il nous offrit excellent, et notre appétit nous servit au mieux, pour faire honneur à son repas. La vérité est que j'en ai rarement fait d'aussi bons, et que je vous souhaiterais à vous-même, Madame, de vous trouver quelquefois, comme nous, au sommet des Alpes, dans un agréable chalet, avec quelques amis, entre un fanz et un sufi. Je suis, etc.

XIII.E LETTRE.

GLARUS, 30 Juillet.

A la Même.

NOTRE journée d'hier, Madame, s'était écoulée au sein des paisibles travaux dont nous avions été témoins, et dont j'ai tâché de vous retracer l'image. Le soir, nous avions regagné notre grenier, agités à la fois d'espérances et d'inquiétudes pour le lendemain. Mais quelle a été notre joie, lorsque ce matin, en nous réveillant, nous avons vu la clarté du jour

naissant arriver jusqu'à nous, purgée des brouillards de la veille, et le ciel le plus pur, nous sourire en quelque sorte avec l'aurore? Nous élancer de notre couche, secouer le foin qui s'attachait à nos habits, et descendre l'échelle qui joint les deux étages du chalet, tout cela fut l'affaire d'un moment; et nous avions à peine touché le sol du chalet, que déjà nous étions sur un tertre voisin pour y dessiner la première vue qui s'offrait à nos regards.

Jamais peut-être nous n'avions joui d'un spectacle plus enchanteur, et nous n'eûmes même pas besoin de nous rappeler les contrariétés de la veille, pour le trouver ravissant. Nous avions devant nous, sous nos pieds, et à une certaine profondeur, le charmant vallon du Cloenthal, et une partie du lac qui le couvre, encadrés entre deux massifs de montagnes colossales, le Veggis, à gauche, et le Glaernitsch, à droite. Le soleil se levait alors, directement en face de nous, derrière les monts qui bordent à l'est la vallée de Glarus. Ses premiers rayons, dardés sur l'énorme Glaernitsch, accusaient en quelque sorte en traits de feu ses formes imposantes, au moyen de filets dorés dont ils coloraient les hardis contours de cette masse prodigieuse, tandis que le reste de la montagne, encore plongé dans l'ombre matinale, et enveloppé d'un voile humide de vapeurs, ressortait plus majestueux sous ce voile transparent et à travers cette robe diaphane. Vous connaissez ce paysage, Madame, et qui plus que vous est familier avec ces effets de la nature, en même temps qu'avec les ressources de l'art? Mais vous le savez aussi mieux que personne; il n'y a pas de langue, de crayon, ni de pinceau, qui puisse rendre l'aspect magique de ces colosses des Alpes, frappés, sur le manteau d'azur qui les enveloppe, des premières clartés du soleil. Çà et là quelques nuages, derniers débris de l'orage de la veille, se jouaient autour des flancs du Glaernitsch, comme pour nous aider à en mesurer la hauteur. Debout, à côté de Villeneuve, qui essayait de fixer sur son papier toutes ces séduisantes images, je m'y plongeais avec délices; je jouissais de son modèle, en même temps que de son ouvrage, et notre ravissement à l'un et à l'autre ne finit qu'avec son dessin.

Nous regagnâmes alors le chalet, où nous attendait le frugal déjeûner préparé de la main de notre hôte. Bientôt, il fallut songer à nous séparer, et ce ne fut pas sans peine, de part et d'autre. La solitude exerce sur les cœurs des hommes quelle rassemble une sorte d'attraction qui les rapproche, qui les pénêtre en quelque sorte, au point qu'après un jour et deux nuits passés au chalet de Galatin, il nous semblait que nous y avions long-temps vécu, et que nous étions pour lui de vieux amis. Il voulut nous accompagner jusqu'aux limites de sa propriété. Là, nous lui dîmes adieu avec une émotion qu'il partagea; nous nous serrâmes encore une fois la main, en nous promettant de ne pas nous oublier, et même de nous écrire; et si jamais ces lignes, que je trace pour lui, en vous les adressant, par-

Villeneuve, fe.

Delle de Bourbonnoux

VUE DU LAC DU KLÖNTHAL.

(Canton de Glarus.)

viennent jusqu'au fond de sa retraite, il verra que dans cet autre monde où je vis, et qui est si différent du sien, j'ai gardé ma promesse, aussi bien que son souvenir.

Un chemin qui descend d'abord assez rapidement, et qui traverse ensuite de belles prairies, nous conduisit en moins d'une heure au bord du petit lac de Cloenthal. Les rochers du Glaernitsch qui s'enfoncent verticalement dans les ondes, projettent, sur cette glace si polie et si pure, une teinte grave et mélancolique, dont on ne peut s'empêcher d'être ému. Tous les objets qui se présentent sur le bord de ce lac, et tous les souvenirs qui s'y pressent, ajoutent encore à cette impression sévère. C'est ici, sur ce sentier, quelquefois si resserré entre le lac et la montagne, qu'en un endroit, on a été obligé d'agrandir le chemin aux dépens du roc qui surplombe, que les Russes, forcés de défiler un à un, et pressés encore bien davantage entre les Français qui les poursuivaient des hauteurs du Pragel, et d'autres Français qui les attendaient à Glarus, opérèrent cette retraite fameuse, dont ces lieux gardent encore plus d'une trace sanglante. Nous voulûmes faire une courte halte dans l'endroit que je viens d'indiquer ; c'était pour nous une occasion unique de faire un charmant paysage sur un champ de bataille. Des paysans, qui nous virent ainsi occupés à considérer alternativement le lac qui baignait nos pieds, et la montagne qui bornait nos regards, s'imaginèrent que nous cherchions ici quelque trésor, et l'un d'eux nous apprit alors, qu'en ce même endroit où nous étions arrêtés, un mulet chargé d'une partie de la caisse de l'armée russe, était tombé dans l'eau, et s'y était englouti avec son précieux fardeau. Quelque temps après, la caisse fut aperçue au fond de l'eau, par un des hommes occupés à diriger les bois qu'on fait flotter sur le lac et dans la Loentsch, jusqu'à Glarus; cet homme parvint à l'enlever au moyen de sa longue perche munie d'un crochet; mais au moment où il croyait l'amener sur le rivage, surpris par l'arrivée imprévue de quelques-uns de ses camarades avec lesquels il ne voulait pas partager son trésor, il la laissa retomber à sa place, pour l'y reprendre plus tard. Ce mouvement irréfléchi d'un avidité mal entendue fut puni, comme il devait l'être; la caisse abandonnée à elle-même glissa dans un nouvel abîme, où elle n'a plus reparu depuis; et le paysan qui avait cru saisir un trésor, resta plus pauvre qu'auparavant, avec un regret de plus et une espérance de moins.

Nous continuâmes notre route, après avoir enrichi nos tablettes de cette petite anecdote morale, et d'un nouveau dessin de Villeneuve. Au sortir de ce défilé, la vallée s'élargit, et de riants paturages, ou de charmants bouquets d'arbres, qui décorent au nord et à l'est la croupe du Weggis, reposent agréablement la vue, tandis que, droit au sud, la masse gigantesque du Glaernitsch s'élève d'étage en étage jusqu'à la région des neiges éternelles. C'est ici, dans ce paysage enchanteur, qu'il semble que la nature ait disposé elle-même pour en faire le siége d'une idylle, que des amis de Gessner ont voulu élever à la mémoire de ce

poète aimable un monument digne de lui. Nous eûmes envie de voir ce monument dont nous espérions nous-mêmes faire un ornement de ces pages ; un paysan occupé à faucher nous offrit de nous y conduire, et ce ne fut cependant pas sans peine qu'il parvint à le découvrir. Nous trouvâmes parmi un énorme amas de pierres provenant d'un éboulement, au milieu d'arbres qui croissent en désordre, et sur un sol tout bouleversé, un gros rocher brut, sur une des faces duquel, naturellement applatie, on a gravé, en caractères presque illisibles, l'inscription que voici :

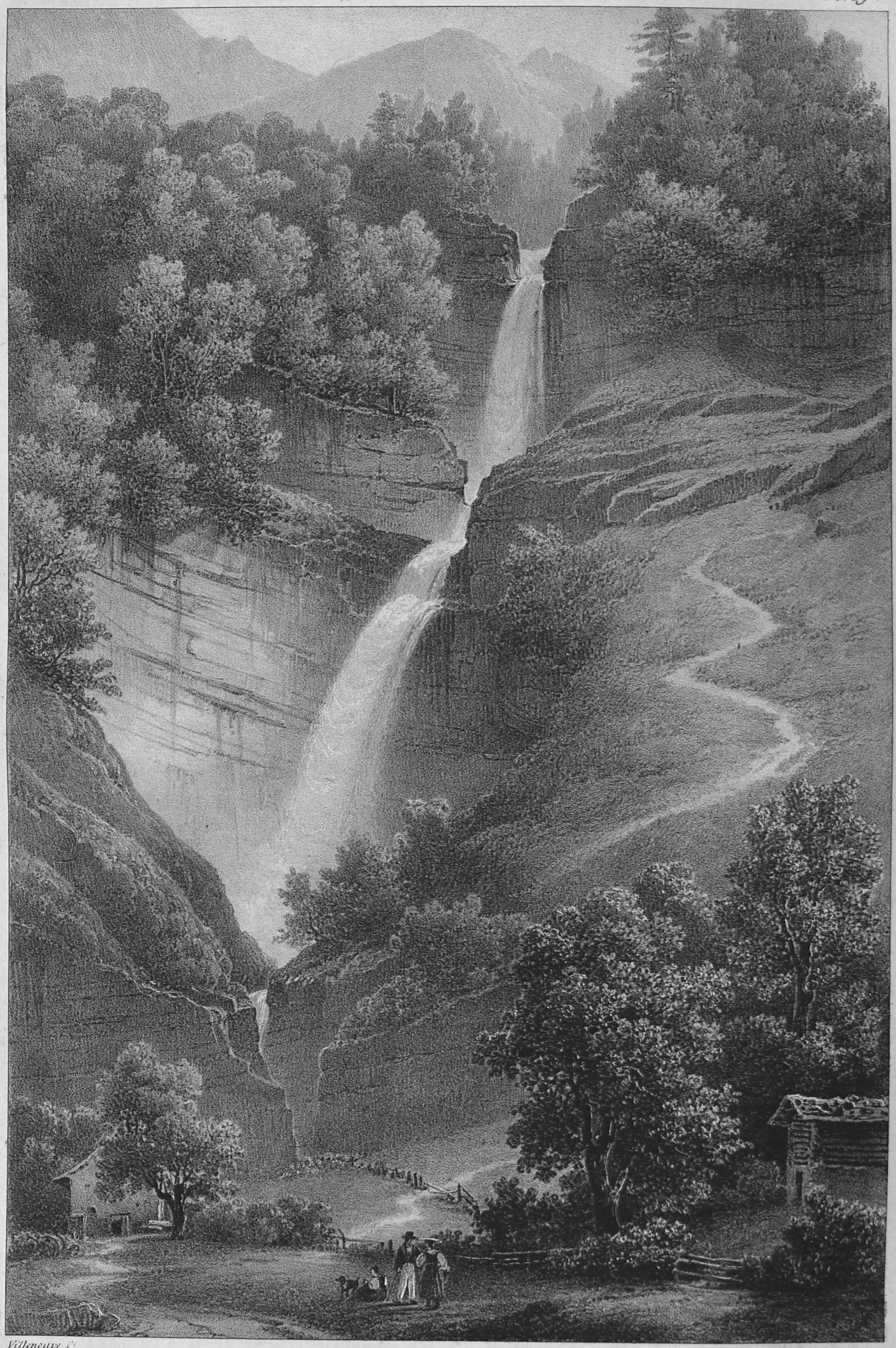
SALOMON GESSNERN WOLLTE DIE NATUR EIN DENKMAL STIFTEN, UND SIE LIES HIER SEINEN NAMEN VERSCHWIEGEN. 1788. DURCH Z. B.

C'est-à-dire :

LA NATURE VOULAIT ÉLEVER UN MONUMENT A SALOMON GESSNER, ET C'EST ICI QU'ELLE A FAIT CACHER SON NOM. 1788. PAR ZWICKI (DE GLARUS) ET BUELER (DE RAPPERSCHWYL.)

Si c'est effectivement la nature qui destina cette pierre à servir de monument à Gessner, on peut dire qu'elle ne s'est pas montrée fort généreuse envers son poète ; et d'un autre côté, si elle a voulu que ce nom fût caché, les hommes qu'elle a choisis pour ses mandataires, ont parfaitement rempli ses vues. Mais il faut l'avouer ; le chantre heureux qu'elle inspira, l'homme vertueux et pur qui la fit aimer dans ses écrits et dans ses mœurs, avait bien mérité que sa mémoire ne fût pas reléguée dans un lieu si sauvage ; la Suisse avait sans doute d'autres solitudes, plus dignes d'elle-même, et plus conformes au génie de Gessner ; et c'est, de la part de ses amis, un culte assez étrange, que celui qui se cache dans un désert, et qui s'inscrit sur des décombres.

Nous regagnâmes le sentier que nous avions quitté, tout confus du triste succès de notre excursion poétique ; chemin faisant, notre dépit s'exhalait en terme assez amers contre ces admirateurs des grands hommes, qui les déshonorent par de sots monumens ou par de sots éloges. Notre humeur nous suivit jusqu'à Glarus, malgré le bruit que faisait à nos côtés la Loentsch, dont le cours hérissé de cataractes continuelles retentissait à nos oreilles jusqu'au fond de l'abîme, où elle disparaissait à nos regards, et malgré les tragiques souvenirs, qui résonnaient plus haut qu'elle encore au fond de nos âmes ; et ce n'est qu'en achevant cette lettre, au terme d'une journée, commencée sous de si heureux auspices, que j'ai pu perdre cette impression fâcheuse, puisqu'en vous écrivant, Madame, je vois finir ma journée, comme elle avait commencé. Je suis, etc.



Villeneuve f.

Lith. de Engelmann

CASCADE PRÈS DE DORNHAUS.

(Canton de Glarus.)

XIV.e LETTRE.

LINTHTHAL, 31 Juillet.

A la Même.

Nous n'avons fait qu'un court séjour à Glarus. C'est un très-beau bourg, auquel il ne manque qu'une enceinte fortifiée, pour être une charmante petite ville gothique, et où il régne, à défaut de murailles inutiles et de remparts impuissants, beaucoup d'aisance, fruit d'un commerce très-actif. Mais vous le savez, Madame; les fabriques que nous aimons, ne sont pas celles qu'on trouve ici; ce que nous cherchons en ce pays, ce sont des vues, bien plutôt que des manufactures; et l'industrie de Mulhouse, si intéressante à Mulhouse, n'est pas celle qui nous plait dans les Alpes. Or, il faut bien l'avouer; cet énorme Glaernitsch, qui semble écraser Glarus et encombrer toute la vallée, ne fait pas un aussi bel effet dans un dessin, que dans la nature; et après avoir retourné de cent façons cette masse gigantesque sur notre papier, nous avons été forcés de renoncer à en faire un sujet de paysage. C'est réellement une chose désespérante, que ce Glaernitsch, aux flancs si ardus, à la taille si colossale; on ne peut ni l'escalader, ni le peindre; pour les artistes, comme pour les voyageurs, c'est une montagne inabordable.

Nous avons donc pris la route du Linththal. A mesure que nous avancions dans la vallée, nous la voyions se produire sous des aspects plus favorables, bien qu'en se resserrant toujours davantage entre deux chaînes de montagnes parallèles. Mais une végétation riche et variée fait ressortir ici leurs formes imposantes, et les neiges éternelles du Doedi, qui resplendissent au-dessus de ce verdoyant amphithéâtre, y ajoutent l'effet magique du plus piquant contraste. De belles cascades animent de distance en distance ce beau paysage, trop peu visité par les artistes, et l'une de ces chûtes d'eau, qui se voit à peu de distance du village de Dornhaus, et que vous verrez vous-même, Madame, dans le dessin de Villeneuve, vous fera juger, mieux que toutes mes parole, de l'intérêt pittoresque qu'offre cette charmante vallée du Linththal.

Le jour était encore trop peu avancé, quand nous arrivâmes au village de ce nom, qui est le dernier de la vallée, pour borner là notre course; vous savez d'ailleurs, Madame, qu'indépendamment du chemin que nous aimons à faire, nous ne croyons notre journée bien remplie, que quand notre portefeuille est suffisamment garni. Nous prîmes donc le parti de faire une excursion jusqu'à ce Pantenbrücke, presque aussi fameux que le pont du Diable, et

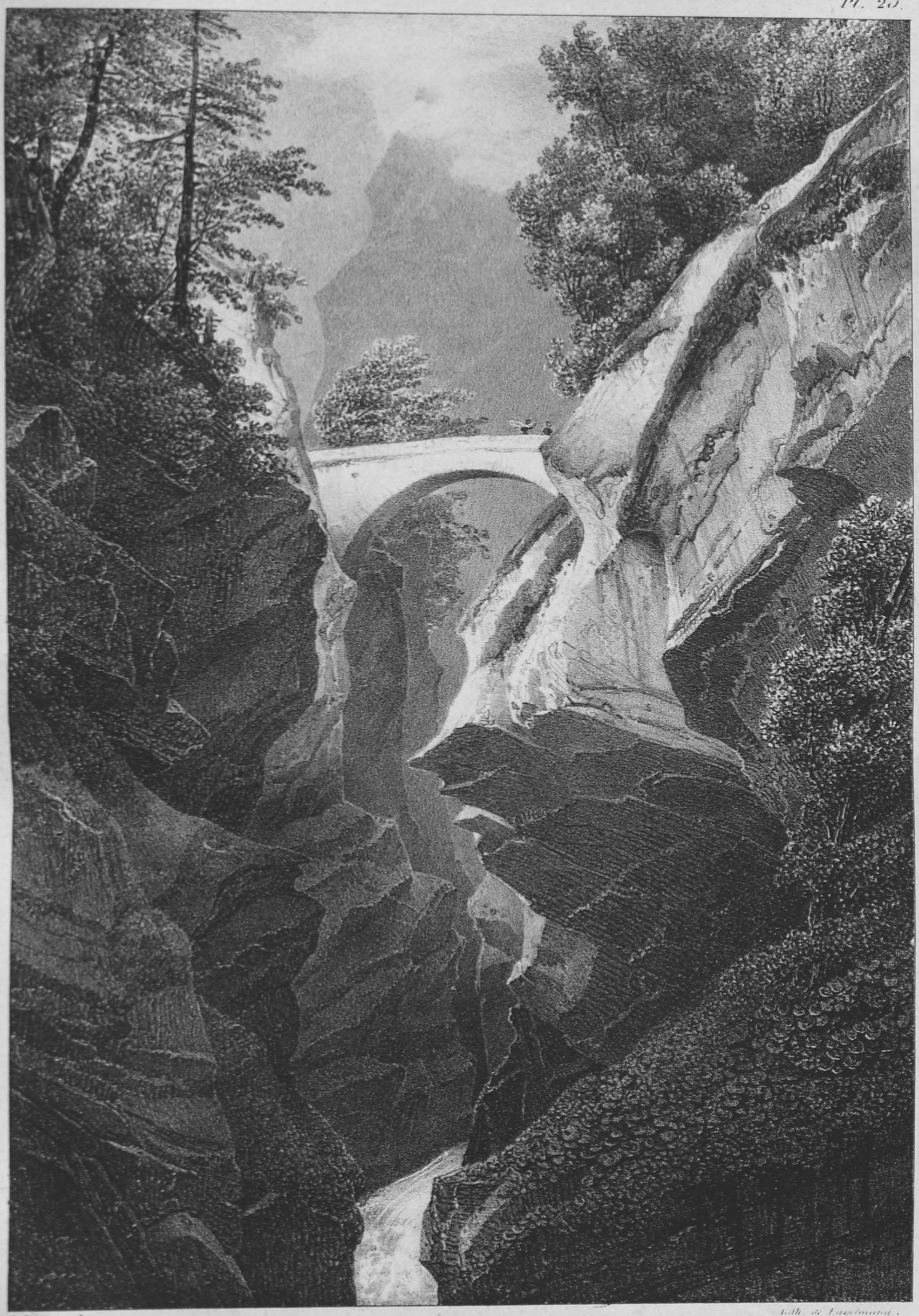
bien moins fréquenté: ce qui était pour nous une raison de plus de le visiter. Chemin faisant, nous passâmes devant deux superbes cascades, qu'en tout autre temps et en tout autre lieu, nous n'aurions certainement pas rencontrées, sans leur payer le tribut qu'elles ont droit d'attendre, de tout ami de la nature. Mais les beautés pittoresques sont tellement pressées dans ce riche paysage; les montagnes y sont si imposantes, les rochers si hardis, et les cascades même si nombreuses, que l'œil hésite, et que la main reste en suspends, entre tant d'objets faits pour occuper l'un et l'autre. Il faudrait s'arrêter ici à chaque pas, si l'on voulait dessiner tout ce qui s'y trouve d'admirable. Or, avec la meilleure volonté du monde, on ne peut pas toujours peindre, en marchant toujours; et il n'y a pas moyen de faire entrer la nature entière dans le portefeuille d'un artiste. Villeneuve ne put résister cependant au désir de faire un croquis d'un petit pont, sur lequel il ne passe guère que des chèvres, et plus loin, un autre croquis, d'une superbe cascade, le Schreienbach, qui tombe, en une masse d'eau considérable, d'une assez grande hauteur, et dont l'éternel retentissement se perd dans le désert le plus sauvage, sans trouver de voix qui y applaudisse, ni même d'écho qui y réponde.

Il nous fallut gravir, pendant plus d'une heure et demie, le long des flancs escarpés du Selbstanft, pour atteindre au Pantenbrücke. Durant tout cet espace, il n'y a presque pas un degré de cette rampe, formée de roches granitiques et suspendue sur un abime, qui ne pût offrir un sujet d'étude au peintre et au poète. Un orage qui se préparait, donnait encore à ce hardi paysage une couleur plus vigoureuse; quelques coups de tonnerre ébranlaient au loin la masse entière des Alpes; et nous ne marchions qu'à côté des cataractes et à la lueur des éclairs. Nous arrivâmes enfin au Pantenbrücke, où il semblait que l'orage nous attendît, pour éclairer cette sublime horreur d'un jour tout-à-fait digne d'elle, en éclatant sur notre tête.

Je désespérerais de vous donner, Madame, une idée de ce site épouvantable, si je n'avais la ressource d'appeler à mon aide le crayon de notre ami. J'avais déjà vu le Pantenbrücke, par un temps calme, et par un beau jour, et je m'étais senti saisi d'une terreur involontaire, en me voyant suspendu, sur ce pont si étroit, au-dessus d'un effroyable abîme, entre des rochers déchirés, fendus, crevassés, de la façon la plus horrible. Jugez, Madame, quel caractère avait dû prendre cette contrée sauvage, sous ce sinistre voile qui la couvrait, à la tremblante lueur de ces éclairs qui sillonnaient les rochers, à ce terrible bruit de la foudre, qui, répété par mille échos à la fois, semblait s'accroître encore, au fond de l'abîme, du mugissement du torrent! Au milieu de tout ce chaos, figurez-vous, Madame, Villeneuve, accroché à une pointe de rocher, au-dessus du précipice, l'œil fixé sur le pont qu'il dessine, tandis que M. Engelmann, cramponné de même à un tronc d'arbre, tient le

3e P.

Pl. 20.

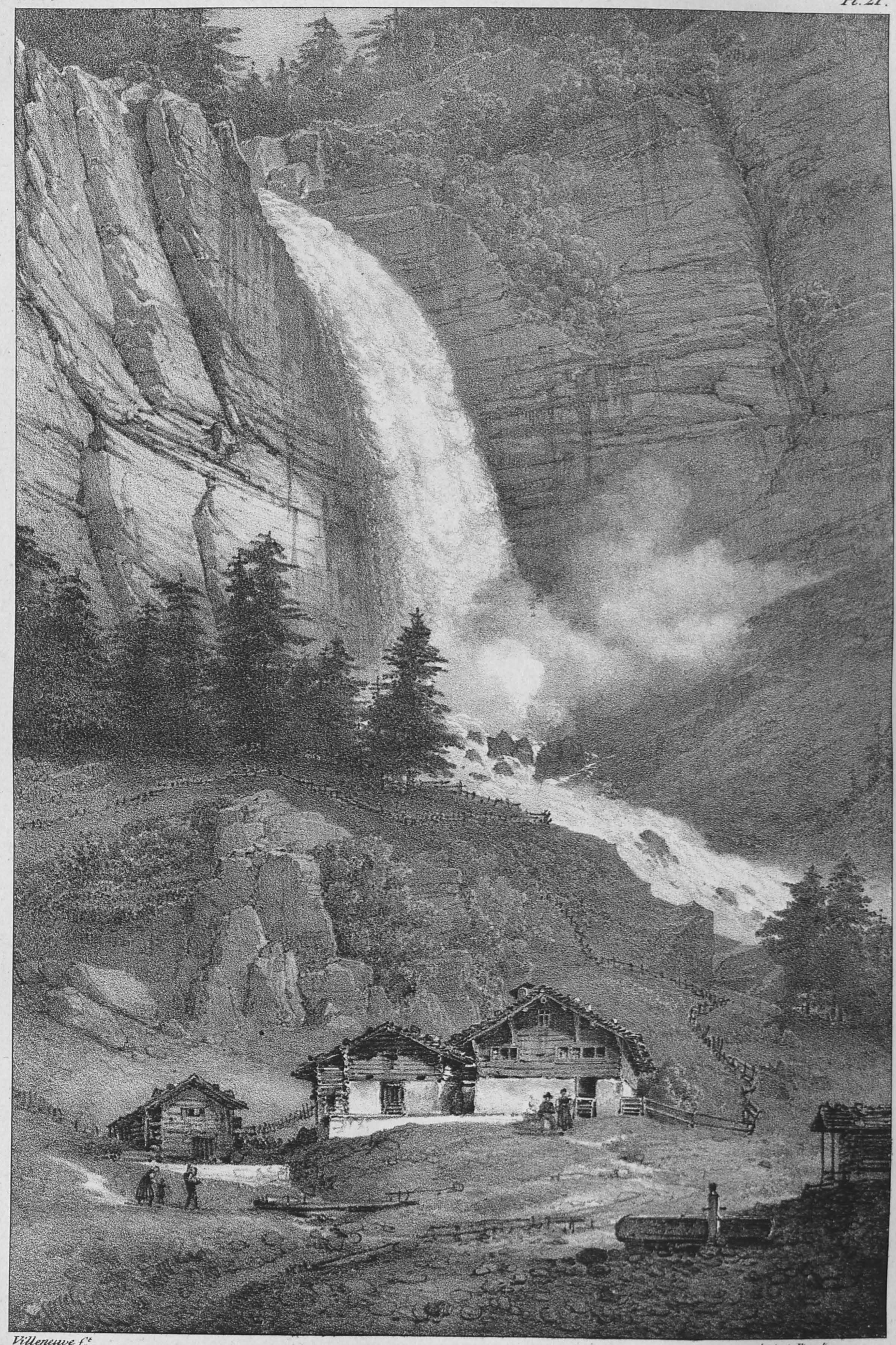


Villeneuve, ft.

Gatt. de Engelmann.

LE PANTENBRUGG,

(Canton de Glarus.)



Villeneuve fe

Lith. de Engelmann

CHUTE DU STAUBI DANS LE SCHÄCHENTHAL.

(Canton d'Uri.)

parapluie étendu sur la tête de notre ami ; ajoutez à cette scène le mouvement des eaux qui ruissèlent, et des vents qui sifflent de toutes parts ; celui des nuages poussés et repoussés dans tous les sens, et le tumulte et le déchaînement de la nature entière ; et dites-moi, s'il est possible de donner, d'une scène aussi extraordinaire, une image qui approche autant de la réalité ?

Nous eûmes bien de la peine à regagner notre chemin, en escaladant des rochers tout humides, et en traversant un champ de rhododendrons également humectés par la pluie. Nous étions nous-mêmes trempés à faire pitié ; mais l'orgueil d'avoir emporté notre dessin, pour ainsi dire à la pointe de l'épée, malgré l'orage déchaîné contre nous, ne nous permettait pas de nous plaindre de ce petit désagrément ; et, rentrés en triomphe à l'auberge du Linththal, où nous attendait un bon souper et un bon gîte, nous eûmes bientôt perdu, au sein d'une satisfaction si légitime et d'une hospitalité si douce, jusqu'au sentiment de nos fatigues. Je suis, etc.

Pont sur la Lint.

Villeneuve f.

Lith. de G. Engelmann.

Imprimerie de Gratchay Rue Louis-le Grand N° 27.

XV.e LETTRE.

SPEIRINGEN, 1.er Août.

A Madame Lebrun.

NOTRE journée a été si forte et si laborieuse, que je crains bien que cette lettre ne se ressente un peu de la fatigue du voyage. Levés avec l'aurore, notre course n'a fini qu'avec le jour, et nous ne nous sommes guère arrêtés, durant cette longue marche, que le temps nécessaire pour reprendre haleine, dans les montées les plus rudes, ou pour dessiner quelques vues, dans les sites les plus favorables. Mais il est si doux, au terme d'une route pénible, de jeter encore un coup-d'œil sur le chemin qu'on a parcouru, de confier à l'amitié des souvenirs prêts à vous échapper, et de fixer, en les renouvelant, des impressions fugitives, que c'est presque un délassement, qu'une pareille tâche. Que faire d'ailleurs, dans un lieu si sauvage et dans un gîte si pauvre, à moins que de penser et d'écrire? Et après le repos, dont nous avons tant besoin, et qui est à-peu-près la seule chose qu'on trouve ici, qu'y a-t-il de plus agréable, que de s'entretenir avec soi-même et avec ses amis?

Nous étions donc sur pied à la pointe du jour, et nous avions déjà payé notre tribut au Fletschbach, très-belle cascade qui n'a que le défaut de ressembler à beaucoup d'autres, et nous avions déjà franchi une partie de la rampe escarpée de la montagne, que le soleil rougissait à peine de ses premiers rayons les pics les plus aigus des Hautes-Alpes. Nous marchions, au milieu de ces légères vapeurs du matin, protégés par cette ombre favorable du crépuscule, et encore allégés, dans les premiers degrés d'une ascension pénible, par le retentissement lointain, ou par la vue inopinée de quelqu'une des chûtes supérieures du Fletschbach. A chaque fois aussi que nous nous arrêtions pour reprendre haleine, la vallée si fraiche du Linththal nous ravissait par ses points de vue toujours variés et toujours nouveaux. Il n'y a que la présence de l'homme qui jette quelque

ombre sur ce tableau d'une nature imposante et gracieuse. Vous ne pouvez presque faire un pas dans le Linththal et dans les Alpes qui le couronnent, sans être assaillis de gens, jeunes et vieux, qui mendient moins par besoin, que par habitude, qui se font presque une profession, plutôt encore qu'une ressource, de cette espèce de tribut prélevé sur l'impatience par l'importunité. Nous vîmes plusieurs fois des troupes d'enfans, qui nous épiaient sur notre passage dans une attitude humble et suppliante, se venger ensuite de notre aumône par des huées, et nous poursuivre encore de leurs insultes, comme s'ils se faisaient un jeu de provoquer la pitié. D'autres fois, des hommes, occupés à faucher dans un pré, quittaient leur travail, et venaient nous tendre une main qui semblait faite pour un autre usage. Nous vîmes aussi une grande quantité de gens difformes, abaissés presque jusqu'au crétinisme, dont l'aspect hideux n'avait pas affligé nos regards depuis que nous voyagions dans cette partie des Alpes; et cependant, les montagnes du canton de Glarus sont bien moins âpres et bien moins stériles, que ces vallées de l'Ober-Hasli, où l'homme, jusque dans le voisinage des frimats éternels, et jusque sur le dernier degré de la vie, garde sa forme et sa dignité d'homme, ne cède qu'aux élémens qui le frappent, et ne s'abaisse qu'au pied de la croix qui le console. Il faut donc que ce soit ici un vice du gouvernement, encore plus que celui du sol ou du climat; et c'est une nouvelle preuve, que l'homme est plus souvent dégradé et malheureux par sa propre faute, que par celle de la nature.

Nous atteignîmes, après plus d'une heure de marche, le sommet du monticule qui ferme de ce côté l'issue de la vallée de Glarus. A partir de là, un sentier tracé sur un plan moins incliné, au bord du torrent qui le creuse, et au niveau de son onde qui l'humecte, nous conduisit, à travers une belle forêt de saules et d'érables, à l'entrée d'un petit vallon, dont le premier abord nous parut des plus pittoresques. Quelques chalets, disséminés sur la verte pelouse, et, parmi de nombreux troupeaux, des groupes de jeunes filles, folâtrant sur l'herbe avec leurs vaches, et seules, dans cet éloignement des hommes, et comme dans ce sanctuaire de la nature, se livrant à toute l'innocence de leurs ébats rustiques; c'était là presque une idylle de Théocrite, sur un théâtre vraiment digne d'elle. Ce petit vallon, qui n'a guère plus d'une lieue d'étendue, fut long-temps disputé entre les cantons d'Uri et de Glarus; et ce ne fut qu'après d'assez rudes combats, que l'on convint enfin d'un moyen pacifique, de fixer, sur ce sol contesté, la limite des deux états. Deux coqs, qui étaient accoutumés de chanter le matin à la même heure, furent portés l'un à Altorf, l'autre à Glarus, et il fut décidé qu'au moment où ils feraient entendre leur voix, deux hommes choisis d'avance et doués d'une égale vitesse, partiraient des deux chef-lieux. Les coqs chantèrent, les hommes partirent, et l'endroit où ils se rencontrèrent fut regardé dès-lors

comme la borne immuable des deux états. Si cette tradition n'est pas vraie, convenez du moins, Madame, qu'elle porte bien le caractère du siècle et du pays qu'elle concerne. L'enfance des peuples se reconnaît partout à des accords de ce genre, où quelques hommes agiles et robustes sont chargés des intérêts de tous, et où la politique n'est encore que de la vigueur dans les bras, et de la vitesse dans les jambes. Albe et Rome confient leurs destinées à trois frères, et deux petites républiques suisses réglent leurs frontières sur la marche de deux bergers. Dans un siècle plus éclairé, on aurait assemblé, pour trancher la difficulté, des ambassadeurs ou des soldats; mais est-il bien sûr qu'il vaille mieux en effet livrer de pareilles questions à la décision d'une bataille ou d'un congrès? et ne peut-on préférer le chant des coqs au langage des diplomates ?

Nous traversâmes, sans nous arrêter, la petite vallée qui m'a fourni le sujet de cette digression, et qui nous offrait alors un spectacle, dont je désespère de vous donner une idée par des paroles, et que je veux cependant essayer de vous décrire. Mais il faut d'abord fixer le lieu de la scène, autant du moins que cela m'est possible, à défaut du crayon de notre ami. Figurez-vous donc, Madame, que ce vallon, enclavé de toutes parts dans un massif de montagnes énormes, se termine à droite par une muraille calcaire, découpée en une multitude de pics, qui s'élancent, sous la forme de cônes ou d'obélisques, à une prodigieuse hauteur, et que je pourrais comparer à un jeu de quilles gigantesques, dressé dans le ciel. De légers brouillards, qui se jouaient alors autour de ces pics aigus, produisaient le spectacle dont j'ai parlé, spectacle magique et mouvant, dont il est impossible à quiconque n'a pas vu les Alpes, de se représenter même la plus faible image. Tantôt la base de ces rochers était cachée dans la vapeur, et l'on voyait leurs crêtes noires et sourcilleuses s'élever au-dessus des nues, sans appui apparent entre le ciel et la terre, comme un vaste château flanqué de tours et suspendu en l'air; tantôt couverts du brouillard qui glissait sur leurs flancs et dans leurs intervalles, et qui les enveloppait d'un voile humide, ces rochers semblaient eux-mêmes se mouvoir sous cette gaze transparente, se déplacer, s'avancer, et, découvrant peu-à-peu leur taille colossale, se dresser presqu'au devant de nos pas, tandis que d'autres pics plus enfoncées dans la vapeur passaient et repassaient comme des ombres. Quelquefois de légers nuages, qui se perdaient dans leurs crevasses, ressortaient d'un autre côté en tourbillons de fumée, ou bien fixés en masses plus ou moins compactes, au-dessus de leurs troncs isolés, et s'étendant de l'un à l'autre, ils offraient l'apparence d'une colonade aérienne. Mais que sont ces vaines images que j'entasse confusément sous ma plume, auprès de l'imposante réalité de ce tableau des Alpes, mis en mouvement par la vapeur? Où trouver des termes et des objets de comparaison, pour qui n'a rien de semblable au monde, pour ces masses énormes de

matière devenues tout-à-coup transparentes, comme la nue qui les enveloppe, et mobiles comme le vent qui l'emporte? Il vaut mieux s'abstenir de peindre ce qu'il est impossible de rendre. Mais en confiant, Madame, à votre mémoire et à votre imagination, le soin d'achever cette esquisse, je suis sûr de vous faire partager la jouissance que nous avons éprouvée; vous avez vu les Alpes; cela vous suffit pour me croire et pour me comprendre; les impressions fugitives qu'on en emporte se changent en souvenirs profonds, ineffaçables; et ce n'est pas le moindre des phénomènes qu'on trouve à la contemplation des Alpes, qu'on ne puisse jamais oublier aucun des phénomènes dont on y a été témoin.

Mais je sens qu'il est temps de terminer cette lettre, pour ne pas vous accabler vous-même à la fin, Madame, de la fatigue que j'éprouve. Je reprendrai demain ma relation, et je ne recommencerai une nouvelle journée, qu'après avoir achevé le récit de la dernière. Je suis, etc.

XVI.e LETTRE.

SPEIRINGEN, 2 août.

A la Même.

Nous avions mis près de deux heures à traverser dans toute sa longueur la petite vallée dont je vous ai parlé, Madame, dans ma lettre précédente, arrêtés que nous étions à chaque pas par la singularité du spectacle qui s'y offrait à nos regards. Arrivés enfin à l'extrémité de cette vallée, nous commençâmes à monter le Clausen, par une rampe irrégulière formée de débris des montagnes voisines. Durant toute cette ascension, nous n'apercevions devant nous et autour de nous, que des rocs décharnés dont nous foulions aux pieds la dépouille. Quelquefois, dans les crevasses de la nuée qui passait sur nos têtes, nous voyions le Doedi darder au loin l'éclat de ses neiges éblouissantes, ou lorsqu'un nouveau nuage venait subitement à passer, ces neiges se ternir, se décolorer, et prendre un aspect mat et livide. Cependant, à la hauteur où nous étions élevés, l'herbe qui couvre à peine le roc, se couvrait elle-même d'innombrables plaques de neige; et ce deuil de la nature,

ce vêtement lugubre dont les lambeaux épars cachent à peine son affreuse nudité, ce sifflement des vents avec lequel semble s'exhaler son dernier soupir, le silence et l'immobilité de ces déserts, tout ici remplit l'âme d'une horreur imposante et solennelle.

Nous fimes halte sur le haut du Clausen, à l'endroit même où durant l'invasion des Français, les gens de Glarus avaient établi leur camp pour défendre l'entrée de leur canton. Retranchés dans ce poste inexpugnable, les Glarnais attendaient patiemment l'occasion de se mesurer contre leurs ennemis. Mais le jour où ceux-ci se présentèrent, un brouillard épais qui couvrait toute la montagne, leur inspira l'idée d'un stratagême, auquel des Suisses pouvaient seuls se laisser prendre, et que des Français pouvaient seuls imaginer. Ils se munirent de toutes les clochettes des chèvres répandues sur la montagne, et, les secouant entre leurs mains, ils passèrent ainsi tranquillement à quelques pas des Glarnais, qui crurent, à ce bruit familier pour leurs oreilles, que c'était un troupeau de chèvres qu'on conduisait aux pâturages supérieurs.

Le chemin redescend ensuite, par une pente douce, l'espace d'une demi-lieue, à travers des pâturages où la neige séjourne encore par petites plaques ; puis il se détourne brusquement à gauche, et arrivé au bord d'un effroyable abîme, il s'y précipite, si je puis m'exprimer ainsi, du haut en bas d'un énorme rocher à pic. Nous restâmes quelque temps suspendus au-dessus de cet abîme, dans un étonnement mêlé d'inquiétude. Nous n'apercevions aucun des nombreux détours par lesquels le hardi sentier se déploie en zigzag sur le flanc de la montagne. Nous ne pouvions juger que de la hauteur de la chûte, et de la profondeur de la vallée. Cette vallée, qui s'appelle le Schaechen-Thal, ne nous apparaissait que comme une étroite et sombre crevasse, dans laquelle il nous semblait que, du point où nous étions, nous ne pouvions que rouler, plûtôt, que descendre. Cependant, après avoir bien raffermi nos regards et nos esprits, nous crûmes devoir nous lancer dans l'abîme, sur la foi de notre guide, et, toujours tournant sur nous-mêmes dans le mouvement le plus rapide, nous nous trouvâmes enfin au pied de la montagne, sans trop savoir comment nous y étions parvenus, sans pouvoir même retrouver à l'œil le chemin que nous venions de parcourir. Il est vrai que nous étions alors en face d'une des plus belles cascades de la Suisse, et que nos pensées furent bientôt absorbées tout entières par la magnificence de ce spectacle.

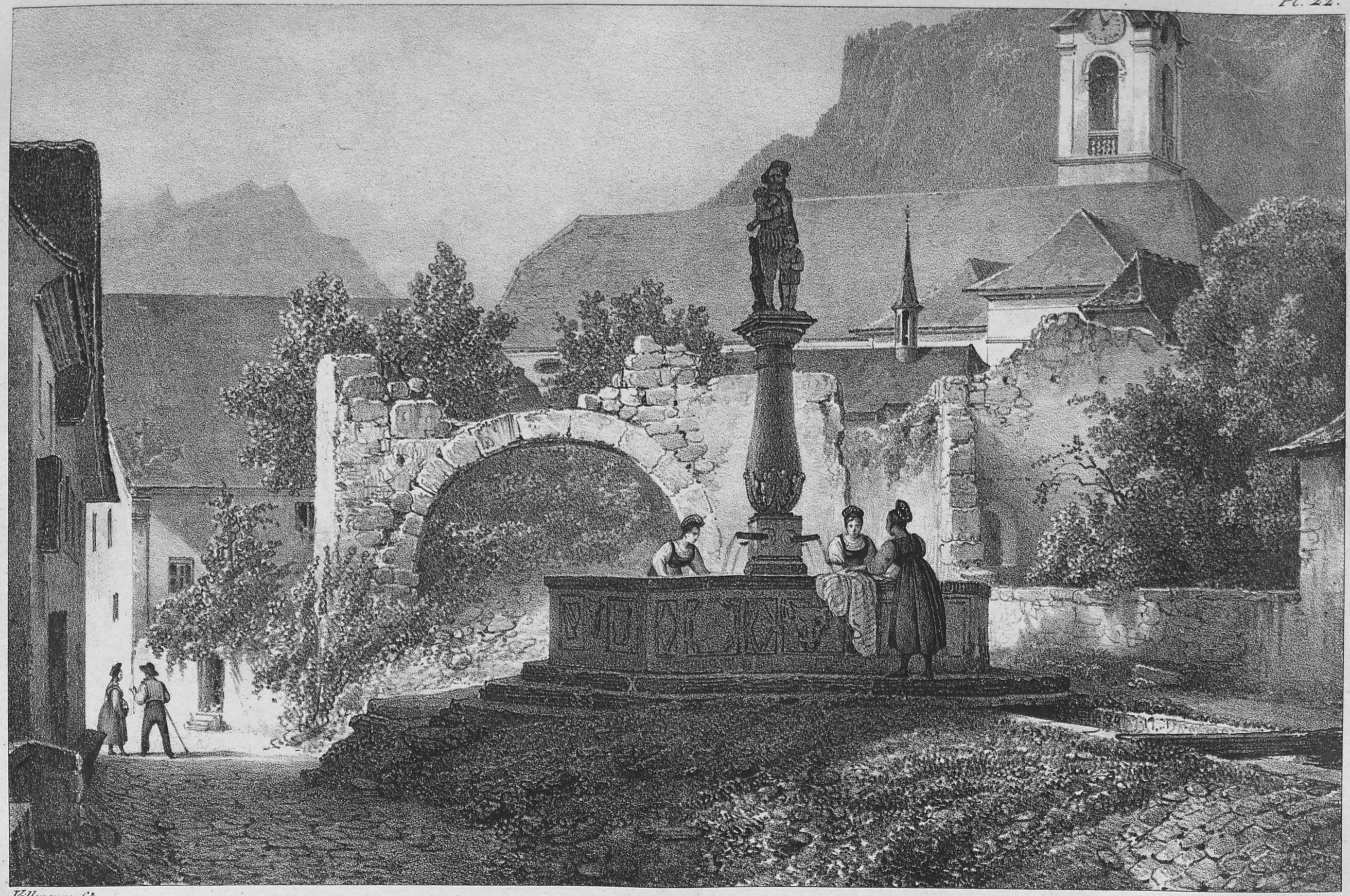
Cette cascade se nomme le Staeubbi. Elle tombe d'une hauteur de trois ou quatre cents pieds, en une nappe considérable, et, décrivant de l'endroit d'où elle se verse, une courbe majestueuse que n'interrompt aucune saillie du roc, elle vient briser au pied de ce roc ses flots réduits, au moment même où ils touchent le sol, en une poussière impalpable, qui se dissipe en vapeurs, ou voltige en tourbillons, et se condense de nouveau en ruisseaux

de lait qui coulent sur la prairie. Un agréable monticule, ombragé d'arbres, que la nature semble avoir disposé elle-même sur le premier plan du tableau, fait encore ressortir l'éclat de ces eaux écumantes, par celui de sa verdure incessamment rafraichie; et quelques chalets, adossés à ce monticule, ajoutent à ce tableau l'intérêt de la présence de l'homme, et du mouvement qui l'accompagne.

Nous passâmes quelques instants au milieu de ces bonnes gens, dont l'innocente curiosité n'était pas le moindre divertissement que leur pays nous offrît. Ils ont si rarement l'occasion de voir des étrangers, que l'apparition d'un voyageur est un grand événement parmi eux, et l'occupation qui nous y retenait, était une chose plus extraordinaire encore à leurs yeux. Il parait que le Staeubbi n'a exercé jusqu'ici les pinceaux d'aucun artiste suisse; en sorte que c'était pour la première fois qu'on voyait ici un homme arrêté le crayon à la main devant une cascade; et ces enfans de la nature, qui vivent et meurent dans son sein, sans autre sentiment que celui des besoins et des bienfaits qu'ils lui doivent, ne conçoivent pas qu'on vienne admirer de si loin des eaux qu'ils ne regardent même pas de si près; leur étonnement faisait pour nous le principal charme de notre dessin, et nous jouissions de leur curiosité presque autant que de notre modèle.

La nuit nous surprit dans le trajet de plus de deux lieues que nous eûmes encore à faire pour atteindre le petit village de Speiringen. L'obscurité ne nous permit guère de discerner les détails d'un paysage naturellement austère et sombre. Les ruines des montagnes et des forêts que le torrent de la Schaechen accumule incessamment sur son passage, encombraient presque tout l'espace que nous avions à franchir; et le fond de la vallée que nous suivions, n'est que le lit même de ce torrent, un des plus fougueux qui descendent des Hautes-Alpes. Cette vallée s'élargit pourtant un peu à Unterschaechen, et un gros monticule, formé probablement des dépouilles des montagnes voisines, est presque le seul lieu de refuge de toute la vallée, contre les dévastations du torrent qui la remplit. C'est aussi sur cette éminence qu'est bâtie l'église du lieu. Car, dans ce pays, l'homme cherche d'abord à mettre à l'abri de tout accident l'objet et le siége de son culte; puis, il se met lui-même à couvert dans le lieu saint, comme dans un fort inviolable. Peu lui importe que sa cabane soit emportée, pourvu que la chapelle subsiste. C'est dans son église qu'il trouve un asile, en cas d'inondation, des consolations, après le désastre, et l'espérance d'un meilleur avenir; et ces pauvres gens n'ont que le sein de la religion, pour s'y réfugier, quand ils sont poursuivis dans celui de la nature.

Je suis, etc.



Villeneuve ft.

Lith. de Engelmann.

FONTAINE DE GUILLAUME TELL A ALTORF.

(Canton d'Uri.)

XVII.E LETTRE.

ALTORF, 2 août.

A la Même.

NOUS voici, Madame, sur le théâtre de l'histoire héroïque de la Suisse; nous sommes dans le berceau de la liberté helvétique et dans la patrie de Guillaume Tell. A ces nobles images de la vertu républicaine, à ce nom sacré d'un grand homme, qui fut le libérateur de tout un peuple, et qui perdit la vie en voulant sauver celle d'un enfant, l'imagination s'exalte, et le cœur s'émeut, devant les moindres objets qui le rappellent; tout s'agrandit de son souvenir, tout s'anime de son image, dans ces lieux où il a vécu; et il semble qu'on y respire son âme, avec l'air qu'il y respira.

En passant à Bürglen, devant la petite chapelle qui fut élevée à la place de sa modeste habitation, nous nous sommes inclinés devant ce simple monument érigé, sous les auspices d'un Dieu, à la mémoire d'un héros; car c'est ainsi qu'en Suisse on trouve toujours associé tout ce qui élève l'homme à ses propres yeux, tout ce qui inspire les généreux sacrifices et les grandes actions, ce qui fait les martyrs et les héros, la religion et la liberté. Il n'y a pas de citoyen, passant devant cette chapelle, qui ne se prosterne au nom du grand citoyen qu'on y révère. L'enfance s'en approche avec respect; la vieillesse s'y repose avec orgueil; c'est un sanctuaire du patriotisme, toujours ouvert à tout le monde, c'est presque la seule école de la république, que cette chapelle, ornée du seul souvenir d'un grand homme; et le culte de la liberté n'est ici que celui de Guillaume Tell.

Nous avons vu avec émotion, sur la place publique d'Altorf, la fontaine placée, suivant la tradition, à l'endroit où Guillaume Tell décocha la flèche fatale, qui pouvait le priver d'un fils, et qui le vengea bientôt d'un tyran. N'est-ce pas encore, Madame, une idée heureuse et touchante, que d'avoir associé un pareil souvenir à un pareil monument? Ainsi placée au pied de la statue de Guillaume Tell, la source féconde où s'abreuve tout un peuple libre, se confond presque avec celle de sa liberté; et ces eaux inépuisables semblent être elles-mêmes un des bienfaits du héros dont elles réfléchissent l'image.

Tous le reste de notre journée n'a été qu'un pélerinage dans tous les lieux consacrés par les souvenirs de la liberté des Suisses. Nous nous sommes embarqués à Fluelen, petit port sur le lac d'Uri, dont Villeneuve emporta une vue charmante. De là, jusqu'au rocher fameux où s'élança Guillaume Tell, échappé de la barque de Gessler, et où fut construite, peu d'années après l'événement, la chapelle qu'on y voit encore, il n'y a qu'un trajet d'une demi-heure, que les vents contraires rendent assez souvent difficile et même dangereux. Il semble que ce soit en mémoire de l'heureuse tempête, à laquelle Guillaume Tell dut son salut, et l'Helvétie, sa délivrance, que le lac, qui fut le théâtre de cette action, garde un aspect éternellement agité. J'ai visité deux fois la chapelle de Guillaume Tell, et à chaque fois, par un temps orageux; et presque tous les voyageurs qui s'y rendent en foule, n'y abordent de même qu'après avoir lutté contre les flots. Cette espèce de rapport avec le héros helvétique, que trouvent ici ceux qui vont rendre hommage à sa mémoire, ajoute encore au lieu de la scène et au souvenir de l'action un intérêt de plus. On est presque tenté de s'identifier avec lui, pour s'être un moment associé à ses périls; et l'émotion qu'on porte dans sa chapelle, est, après sa mémoire qu'on y vénère, le principal charme qu'on y trouve.

Cette chapelle, dont vous verrez, Madame, une image fidèle dans le dessin de notre ami, est un petit édifice d'une simplicité toute rustique, qui n'est orné que du nom et du souvenir d'un grand homme. Je me trompe; des foules de noms obscurs, écrits de toute main sur la muraille, déshonorent ce lieu sacré, et l'on regrette, à la vue de ces grossiers hommages d'un culte si légitime, de n'en pas voir l'objet mieux respecté. Du reste, cette chapelle, dans toute sa construction, offre bien le caractère de la pauvreté républicaine qui produisit en Suisse de si grandes choses et de si misérables monumens; on sent, en y entrant, que ce ne peut être là le sanctuaire que d'une liberté agreste; et sans doute il convenait que la nature seule fît tous les frais de la décoration d'un lieu, dont la vertu seule fait tout le prix.

Nous avons visité sur l'autre rive du lac la prairie célèbre du Grütly, où les trois libérateurs de la Suisse formèrent leur généreux complot, et où fut jurée, à la face d'un ciel pur comme leurs âmes, une révolution, la seule peut-être qui n'ait pas coûté de larmes à l'humanité, la seule qui, innocente du sang des victimes, ne fut même pas souillée de celui des tyrans. Nous n'avons trouvé sur ce sol sacré de la liberté helvétique, qu'une habitation de paysan, et nous n'en avons que mieux admiré, dans un monument de cette espèce, une liberté qui pendant cinq siècles n'eut pour fondateurs, pour arbitres et pour héros, que des pâtres. Vous savez, Madame, que l'abbé Raynal voulait élever sur le Grütly un obélisque à la gloire des libérateurs de la Suisse. Mais ces monumens de

Villeneuve fe.

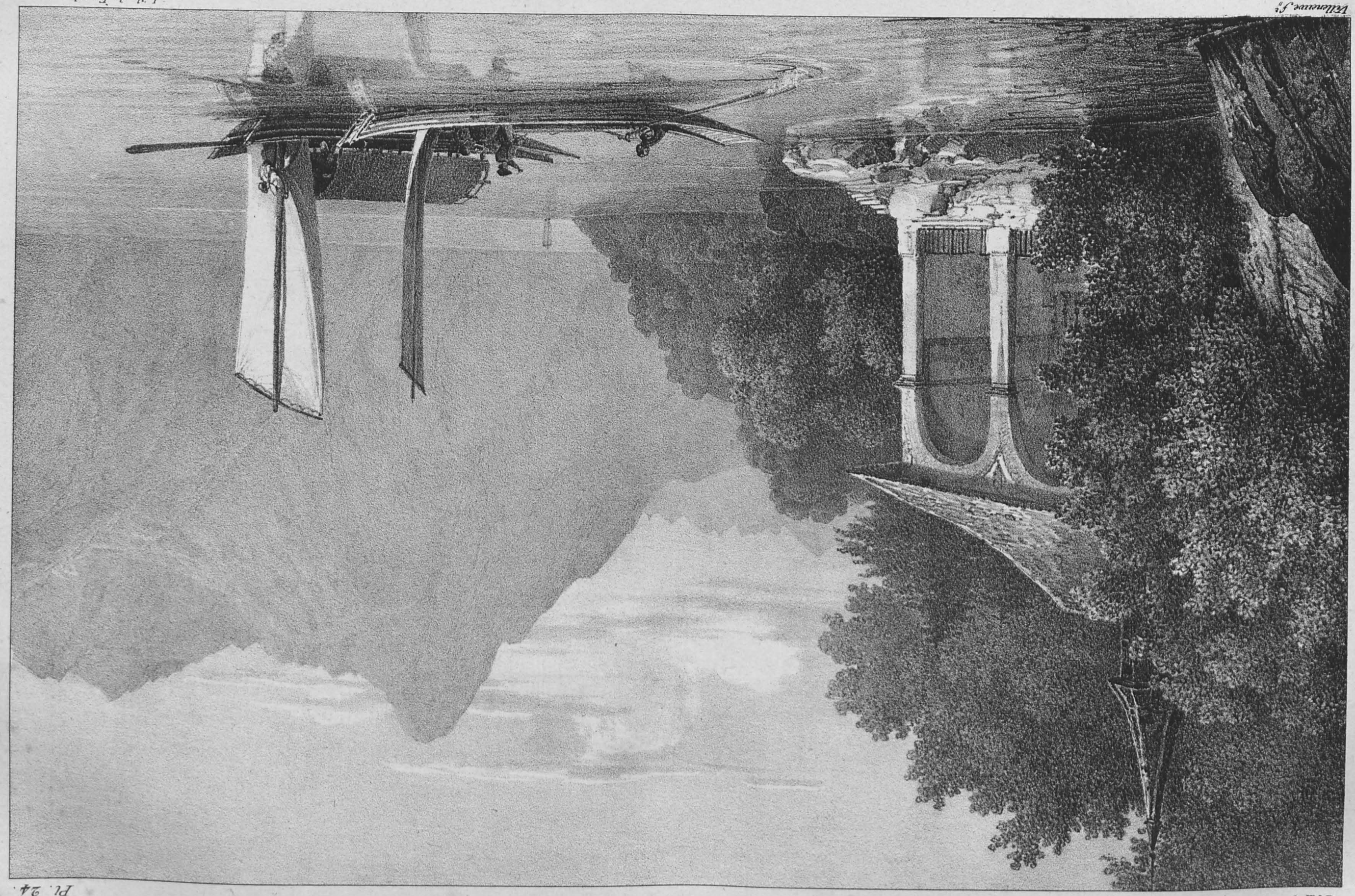
Lith. de Engelmann.

FLUELEN.

(Canton d'Uri.)

TEILEN PLATTE.

(Canton d'Uri.)



Pl. 24.

l'orgueil, fussent-ils de la main des philosophes, sont-ils faits pour des républicains ? Et que peut-on voir de mieux qu'une cabane, sur le terrein de la liberté ?

Ici, Madame, se termine notre voyage aux rives du lac des quatre cantons. Nous y avons vu la nature dans toute sa pompe, et l'humanité dans toute sa grandeur. Commencé à Sempach, il aboutit au Grütly; il est ainsi renfermé tout entier entre les deux héros de la Suisse, aussi bien que dans les limites du plus beau de ses lacs; et en vous adressant ces souvenirs, du sein de la patrie même de Guillaume Tell, c'est pour nous un nouvel avantage, que ces dernières lignes consacrées à l'amitié puissent s'honorer de ce dernier hommage rendu à un grand homme. Je suis, etc.

Maison de Tell à Burglen.

Villeneuve f.t Lith. de Engelmann.

Imprimerie de Goetschy Rue Louis-le Grand N.° 27.